

LES ACTES DU COLLOQUE

7ÈME COLLOQUE DE LA SFPI
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE INTÉGRATIVE

SEXÉ, GENRE ET SOCIÉTÉ(S) LES IDENTITÉS REMARQUABLES

SAM
29
NOV
2025
9H - 18H

À L'ASSOCIATION ADÈLE PICOT
39 RUE NOTRE DAME DES CHAMPS
75006 PARIS

AVEC LA PARTICIPATION DE :
MARTINE SANDOR BUTAUD, NICOLAS
EVZONAS, MAË BITTAR ET NICOLAS SOSSON

ACTES DU COLLOQUE DU 29 NOVEMBRE 2025

QUE RESTE-T-IL DU DIVAN ?

Cadre, limites et créativité

ARGUMENT

À l'occasion de notre septième colloque, nous souhaitons interroger le genre du point de vue de la psychanalyse intégrative. Même si la sociologie et la pensée féministe s'en sont emparés, la notion de genre apparaissait déjà en pointillé dans l'œuvre de Freud pour qui il existait chez l'être humain trois couples d'opposition : « actif / passif » ; « phallique / castré » et « féminin / masculin », ce dernier demeurant pour lui le plus difficile à penser. Une énigme ni purement biologique, ni purement psychologique, ni purement sociologique sur laquelle il a achoppé, comme en témoigne sa difficulté à appréhender la sexualité féminine. D'ailleurs, il a écrit en 1926, dans *L'Analyse profane* « la vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir pour la psychologie ». Sur le même registre, il a conceptualisé l'envie du pénis chez la femme, sans pouvoir imaginer qu'un homme puisse se rêver femme, comme l'atteste son analyse du délire paranoïaque du Président Schreber, qui écarte l'hypothèse de la transidentité.

Plus près de nous, le concept de genre émerge au milieu des années 1950, avec les travaux de John Money, psychologue et sociologue néo-zélandais, qui testent le concept d'apprentissage social d'identité de genre. Plus tard, les travaux de Robert Stoller, psychanalyste et psychiatre américain, forgent à la fin des années 1960 le terme « d'identité nucléaire de genre ».

Plus récemment, Jean Laplanche déconstruit l'idée selon laquelle le sexe biologique précèderait le genre qui est de l'ordre du sociétal. Il inverse ainsi la diachronie grâce à sa théorie sur la séduction généralisée et renoue avec la *neuroticafreudienne*. Selon lui, les relations nécessairement asymétriques entre le petit enfant et l'adulte sont infiltrées par l'inconscient parental.

À notre tour, en tant que psychanalystes intégratifs, nous ne pouvons faire l'économie de ce questionnement et de ses enjeux sociétaux postmodernes. À l'heure où de nombreuses jeunes personnes accueillies dans nos cabinets interrogent leur identité de genre, il nous semble nécessaire d'affirmer fermement la dimension subversive, si ce n'est

transgressive, de la psychanalyse, en écoutant et en apprenant des expériences de nos patients.

Toujours sensibilisés à l'apport des disciplines connexes en sciences humaines, telles que la philosophie et la sociologie notamment clinique, nous étudierons en quoi la question contemporaine du genre interroge certaines hypothèses fondatrices de la psychanalyse, comme le complexe d'oedipe ou encore le primat du phallus ? Comment nos patients viennent troubler nos propres représentations identitaires de thérapeute et mettre au travail notre contre-transfert ? En quoi ces questionnements viennent bousculer notre pratique intégrative qui pourtant tend déjà à penser intersectionnalité et complexité ?

CAROLINE ULMER-NEWHOUSE

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative

Psychanalyste, psychodramatiste membre de Figures psychodramatiques, membre titulaire du SNPPsy

INTRODUCTION

Bonjour à toutes et à tous et merci d'être présents aujourd'hui pour assister au septième colloque de la SFPI. En mon nom et au nom du conseil d'administration je vous souhaite la bienvenue. Merci à celles et ceux qui nous font l'honneur d'intervenir aujourd'hui : Martine Sandor-Buthaud, Nicolas Evzonas, Maë Bittar et Nicolas Sosson qui viennent partager avec nous leurs points de vue et réflexions sur le thème qui nous réunit aujourd'hui : Sexe, genre et société(s) : les identités remarquables ! Je remercie aussi les membres de la SFPI qui vont nous proposer les trois ateliers qui auront lieu en début d'après-midi : Stéphanie Duchesne, Didier Duhazé et Laurence Vercken Sauzey.

Je remercie vivement les membres du Conseil d'Administration tout particulièrement actifs et engagés dans le développement de notre société savante et dans la préparation de ce colloque qui n'aurait pas pu voir le jour sans leur dévouement et leur bonne humeur.

Je remercie notre libraire Thierry Durnerin. Sa librairie Au bonheur des livres nous proposera des ouvrages en lien avec notre thème d'aujourd'hui ainsi que les ouvrages de nos intervenants que vous pourrez faire dédicacer à la pause du matin et de l'après-midi.

Vous pourrez aussi faire l'acquisition des livrets d'entretiens qu'Odile Brouet, Benoît Depreux et Emmanuelle Restivo ont menés auprès d'Edmond Marc et de Patrick Michaud, dans le cadre de leur projet d'ouvrage sur l'histoire de la psychanalyse intégrative. Qu'ils en soient vivement remerciés. Ces livrets sont en vente auprès d'Ève Craquelin tout comme le livret de l'interview de Philippe Grauer publié à l'occasion de la journée hommage qui lui a été rendue l'année dernière ainsi que les écrits sur l'art de Jean-Michel Fourcade et différents articles qu'il a publiés et qui ont été regroupés dans un ouvrage intitulé Pour une psychanalyse intégrative. Merci Ève pour ton aide précieuse.

Je voudrais enfin également saluer tous les membres de l'association sans lesquels la SFPI ne serait pas vivante.

J'ai une pensée émue pour ceux qui ont disparu depuis notre précédent colloque et qui faisaient partie de la galaxie SFPI. Je pense tout d'abord à Patrick Michaud, qui nous a quitté en mars 2024 à l'âge de 78 ans. Patrick était kinésithérapeute de formation initiale, psychologue clinicien, superviseur, enseignant à la Faculté Libre de Développement et de Psychothérapie dès 1995 et directeur d'études à la Nouvelle Faculté Libre à partir de 2000. Il a été membre de la Société Française de Psychanalyse Intégrative dès sa création en 2011. Patrick a été un ami fidèle de Jean-Michel Fourcade, attaché à faire vivre sa mémoire après son décès en accompagnant de près les projets de publication de la SFPI et suivant avec intérêt ses activités.

Peu de temps après le décès de Patrick, en avril de la même année, Manuel Garcia Barroso nous a quittés à son tour, à l'âge de 94 ans. Il était membre d'honneur de la SFPI, psychiatre, psychanalyste membre de la SPP. Il avait travaillé au Royaume-Uni avec Winnicott. Proche d'Ophélia Avron, il a transmis généreusement à des générations d'étudiants de la Nouvelle Faculté Libre sa riche pratique du psychodrame analytique en groupe.

Plus récemment encore, en avril de cette année, Alain Amselek est décédé, à l'âge de 91 ans. Il était membre d'honneur de la SFPI, psychanalyste et philosophe, Il avait été témoin des années héroïques d'introduction en France des nouvelles thérapies issues de la psychologie humaniste venue des Etats-Unis. Après un parcours de thérapeute bioénergéticien, il s'était frotté à la psychanalyse, Jung puis Freud et Lacan.

Revenons à notre colloque. Depuis 2011 date de la création de notre association, la SFPI a organisé six colloques et celui-ci est le septième. Même si leurs thématiques diffèrent, ils interrogent à chaque fois la complexité d'un monde en mutation et la façon dont nous autres psychanalystes intégratifs sommes amenés à la considérer, à l'écouter, sans jamais perdre de vue que c'est de nos patients que nous apprenons.

L'intitulé de notre colloque d'aujourd'hui : sexe, genre et société(s) : les identités remarquables rappelle de ce point de vue ce qu'énonçait Didier Anzieu dans « La Psychanalyse encore » en 1975. Il disait « Le problème n'est pas de répéter ce qu'a trouvé Freud face à la crise de l'ère victorienne, il est de trouver une réponse psychanalytique au malaise du [sujet] moderne dans notre civilisation présente ; un travail de type psychanalytique a à se faire là où surgit l'inconscient, debout, assis ou allongé,

individuellement, en groupe ou dans une famille, partout où un sujet peut laisser parler ses angoisses et ses fantasmes à quelqu'un supposé les entendre et apte à lui en rendre compte » (RFP, 1975).

Toutes celles et tous ceux qui ont connu Jean-Michel Fourcade, savent peut-être qu'au cours des dernières années de sa pratique professionnelle il a élargi son champ de recherche aux questionnements sur le genre. Ainsi dans une communication de 2010, intitulée « hétérosexualité, homosexualité, transexualité, une compréhension limite », communication faite auprès de l'Institut International de Sociologie Clinique et reprise dans l'ouvrage Pour une psychanalyse intégrative, il s'interrogeait sur « les concepts à l'œuvre dans le fonctionnement sexuel hétérosexuel, homosexuel, bisexuel, mais aussi des modèles masculin et féminin, sexe et genre » et il affirmait que « l'élargissement paradigmique que représente la notion de genre par rapport à celle de sexe [lui semblait] de même ordre que celui qu'[il avait opéré] dans ses travaux sur l'organisation psychique limite » dont il stipulait qu'il s'agit « d'une organisation psychique normale résultant de l'état de la société occidentale actuelle ».

Pour ma part, je ne suis pas convaincue que les questionnements autour du genre soient une des caractéristiques de la mutation de nos sociétés actuelles. J'en veux pour preuve que la bicatégorisation homme/femme, basé sur le sexe anatomique n'est apparue qu'à partir du XVIIIème siècle. Les travaux de l'historien américain Thomas Laqueur montre « qu'un modèle unisex, hérité de Galien, a prévalu jusqu'au siècle des Lumières. Dans ce modèle, masculin et féminin étaient les deux extrémités d'un continuum de genre. Le pénis et le vagin n'étaient pas deux anatomies différentes mais une même structure, l'une extérieure, l'autre intérieure se retournant comme un gant. Si l'on remonte encore un peu plus loin, la rabbine Pauline Bèbe rappelait en 2022 dans l'émission A voix nue sur France Culture que la tradition talmudique dénombre jusqu'à 7 genres différents. Le nouveau-né peut être identifié en tant que garçon, en tant que fille, en tant que tumtum (un sujet de sexe inconnu parce que ses organes génitaux sont couverts ou cachés), en tant qu'androgynie, en tant qu'ayelonit (un sujet identifié fille à la naissance et qui développe à la puberté des caractères secondaires masculins) ou encore en tant que saris (un sujet identifié mâle à la naissance qui ne développe pas les caractères secondaires masculins à la puberté ou est castré). Dès l'époque antique, le passage d'un sexe à l'autre est envisagé. Ovide raconte ainsi comment Tirésias fait l'expérience des deux sexes après avoir troublé

de son bâton l'accouplement de deux serpents. A l'époque médiévale, la fluidité de genre se retrouve à travers de nombreux récits de travestissements que ce soit à travers l'historiographie de saintes comme Jeanne d'Arc, ou moins connues comme Matrôna-Babylas, Thècle ou à travers des romans populaires, comme celui de Silence, l'histoire d'un enfant née fille que ses parents élèvent comme un garçon pour contourner l'interdiction faite aux filles d'hériter. En grandissant Silence devient le centre d'un débat entre la figure allégorique de Nature, qui l'encourage à vivre selon son sexe, et celle de Norreture (« l'éducation »), qui l'exhorte plutôt à poursuivre son éducation masculine. Je pense aussi à l'Orlando de Virginia Woolf écrit en 1928 et qui met en scène un jeune aristocrate anglais qui traverse les siècles et se réveille, un beau jour, après un long sommeil, dans le corps d'une femme.

Françoise Héritier rappelle quant à elle que la bipartition genrée est avant tout une affaire culturelle : ainsi environ trente pour cents des enfants Inuits sont élevés en travesti, portant les vêtements et accomplissant les tâches de l'autre sexe jusqu'à la puberté et le mariage, alors que chez les Nuer du sud-Soudan, les femmes stériles ou ménopausées deviennent des hommes, sont considérés comme tels et ont des épouses.

Pour Laqueur, c'est à partir du XVIII^e siècle, que le modèle d'opposition entre les deux sexes biologiques apparaît, avec l'essor de la biologie et de la médecine.

Freud, héritier des Lumières affirmait ainsi en 1923 « l'anatomie c'est le destin », un destin sur lequel buterait l'inconscient. Pour Freud, l'inconscient donnerait la primauté au phallus et selon sa logique l'opposition ne serait pas entre deux termes (pénis/vagin) mais autour de la présence/absence d'un seul terme, le phallus, une logique du zéro et du « un ». D'autre part, nous serions tous inconsciemment habités par des désirs féminins et masculins et nous serions prêts à tous les compromis pour jouir des potentialités des deux sexes : c'est la bisexualité psychique freudienne. Gérard Bonnet l'énonce ainsi, le problème n'est pas seulement : comment faire le choix d'un sexe déterminé, mais comment être homme ou femme dans les relations actuelles, tout en étant homme et femme en son for inconscient !

Aujourd'hui, cet appareil théorique reposant sur le primat du phallus et la bisexualité psychique prévaut encore pour nombre de psychanalystes, même si à la suite des travaux de Laplanche principalement, les milieux psychanalytiques tentent de s'interroger sur le

genre, concept introduit par les travaux du psychologue et sociologue néo-zélandais John Money dans les années 50, concept approfondi et développé dans les années 70 par les mouvements féministes avec le célèbre « on ne naît pas femme, on le devient » de Simone de Beauvoir ou encore avec le féminisme matérialiste de Monique Wittig et son non moins célèbre slogan « les lesbiennes ne sont pas des femmes».

A notre tour, aujourd’hui nous allons nous interroger ensemble sur la façon dont les questions d’identité et de genre, facilitées par les progrès de la médecine, viennent bousculer notre pratique intégrative même si nous nous astreignons à penser intersectionnalité et complexité.

Nous allons débuter notre journée avec Martine Sandor-Buthaud. Avec elle, nous tâcherons de revisiter les bases de la pensée freudienne, de poser quelques repères, de dégager des lignes de forces pour essayer de penser ensemble ces questions d’identité sexuelle et de genre.

Par la suite, Nicolas Evzonas nous amènera à penser le trouble transférentiel et épistémologique de l’analyste face au vécu de sujets s’identifiant comme trans ou non binaires.

Nous terminerons notre matinée avec Nicolas Sosson qui nous présentera une vignette clinique pour nous interroger sur notre pratique intégrative et en quoi elle pourrait être particulièrement adaptée à l’accompagnement de personnes trans ou non-binaires.

En début d’après-midi, trois ateliers seront proposés pour nous permettre d’échanger, d’expérimenter, d’approfondir nos questionnements autour du thème de notre colloque.

Stéphanie Duchesne proposera d’explorer à travers une médiation artistique nos fantasmes non symbolisés sur l’identité, le sexe et le genre pour donner forme au corps de nos rêves.

L’atelier proposé par Didier Duhazé permettra de faire une expérience de slamothérapie autrement dit d’un soin des maux de l’âme par les mots du slam.

Enfin l’atelier proposé par Laurence Vercken Sauzey donnera l’occasion de mettre en scène un premier entretien avec un patient se questionnant sur son identité de genre et d’explorer nos idées reçues, notre contre-transfert et notre capacité à accueillir cette « inquiétante étrangeté », pour reprendre les mots de Freud.

Si vous n'avez pas encore choisi votre atelier, vous pourrez vous rapprocher de nous à la pause de ce matin qui est prévue vers 11h30 avant l'intervention de Nicolas Sosson.

Nous nous retrouverons après les ateliers pour la dernière intervention de la journée. Ce sera l'occasion pour Maë Bittar de proposer une modalité d'accompagnement phénoménologique, ancrée dans une vision de co-création relationnelle, de coprésence et d'interdépendance.

A l'heure où les discours transphobes se multiplient, où l'administration Trump et ses émules ont mis en œuvre un certain nombre de décrets visant ostensiblement les savoirs universitaires sur les questions de genre ainsi que les associations et personnes trans, il me semble nécessaire d'affirmer fermement la dimension subversive, si ce n'est transgressive, de la psychanalyse. Je me réjouis d'avance de nos échanges et vous propose à la suite de Paul B. Preciado dans sa tribune du journal Libération du 4 février dernier de « Rejeter les taxonomies, les hiérarchies [...]. Migrer. Muter. [...] Être trans. » au moins le temps d'une journée.

A toutes et à tous, je souhaite un très bon colloque.

MARTINE SANDOR-BUTHAUD

Psychanalyste, membre de la SPP, professeure honoraire de l'Ecole des psychologues praticiens et membre du conseil pédagogique du groupe C.G. Jung.

ENTRE IDENTITÉ SEXUELLE ET IDENTITÉ DE GENRE. POSER QUELQUES REPÈRES ET DÉGAGER QUELQUES QUESTIONS

Je vous remercie de votre invitation

J'ai hésité à l'accepter car ne suis pas une spécialiste de la question qui nous occupe aujourd'hui. En dehors du fait que je n'ai lu qu'une petite partie des écrits, j'ai peu de cas dans ma clinique présentant un trouble dans le genre, ou plus exactement de cas présentant un trouble de genre tel qu'il apparaît actuellement chez ceux, et particulier des ados, qui se définissent comme trans.

Affirmer que j'ai très peu de cas comportant des troubles dans le genre serait absurde. La psychanalyse interroge l'identité sexuelle et sexuée chez chaque patient et sans se dire trans ou non binaires les patients amènent des confusions, des angoisses, des défenses puissantes contre le risque de démantèlement de leur identité de genre ou identité sexuée et sexuelle et contre les zones de confusions de genre, défenses chez eux qui rencontrent les miennes. J'ai par ailleurs un contact avec des ado qui s'affirment trans ou non binaires dans mon entourage où je suis sommée de me positionner.

Votre proposition est venue rencontrée mon désir de travailler le thème de cette journée.

Je me suis attelée à au moins comprendre les termes utilisés et les idées qui leur sont associées dans ce qui est appelé les « gender studies » ou « études sur le genre » ou « études de genre ».

Je vais tâcher de vous rendre compte de mes compréhensions... d'apporter certaines définitions, délimiter des différenciations et les contours de certains des débats.

Les termes utilisés et le sens qui leur est donné sont nombreux. Les mêmes termes prennent des significations différentes. Pour ne pas me et vous perdre j'ai choisi de faire un exposé chronologique ou historique de leur apparition. Je prendrais les idées, les termes utilisés et leurs définitions dans leur ordre d'arrivée sur la scène des différentes disciplines sans évidemment prétendre être exhaustive loin de là. J'ai pensé cet exposé

comme une introduction à la journée qui apporterait des définitions de façon très basique et ouvrirait à un questionnement. Je partagerai avec vous dans une dernière partie, une fois les définitions posées, mes réactions à ces idées et mon interrogation quant à la posture du clinicien à l'aide de quelques vignettes.

Margareth Mead, Moreno et Freud.

Première date et référence qui sont régulièrement reprises : **1949 Simone de Beauvoir** et sa fameuse phrase On ne nait pas femme on le devient. On nait femelle on devient femme. Elle fait la différence entre le sexe avec lequel on nait et le développement d'une identité de femme. Etre femelle est une donnée biologique. Etre femme une construction personnelle.

Avant elle en 1930, Margareth Mead, anthropologue américaine, a étudié les appréhensions du féminin et du masculin dans différentes tribus et sociétés. Elle parle de « **rôles sexuels** ». Ils diffèrent d'une société à une autre. Le rôle sexuel, à savoir la définition de ce qu'est être un homme ou une femme, est culturel. Elle montre que « ce que les psychologues appellent le tempérament » (un ensemble de trait de caractère comme la douceur, la violence, la créativité etc) ne découle pas directement du sexe biologique mais prend un contenu divers selon les sociétés » ... « ces traits de caractères ne sont déterminés par le sexe que très superficiellement, mais sont plus le résultat d'un conditionnement social. » (mœurs et sexualité en océanie paris plon, cité dans études sur le genre pages 26/27)

Il est intéressant pour nous je pense de faire le rapprochement entre ce terme de rôle sexuel de Margareth Mead et la **notion de rôle développé à la même période par JL Moreno dans** son approche du psychisme dans le psychodrame Dans l'apprentissage de la marche par exemple l'enfant va peu à peu créer sa propre façon de marcher, son rôle de marcheur. Pour cela tout à la fois : il s'appuie sur sa capacité physiologique, Il esquisse les gestes, il s'essaie physiquement à marcher, il le joue en l'agissant, il imite les autres qui marchent, il répond à la demande des autres d'être capable de marcher et s'insère dans le groupe social en répondant à ces attentes. Il crée ainsi son rôle de marcheur, de mangeur, de fils, de fille, de femme, d'homme, d'élève, de clown ou d'enfant sage... la manière de faire l'amour est un rôle. La formation des différents rôles est antérieure au moi. Les rôles

constituent le moi. Une fois intégré au moi on joue son rôle sans qu'on en est conscience et sans que cela n'implique de notion de comédie. Cela définit moi

Ainsi le rôle dans l'esprit de Moreno est une construction personnelle qui fonde le moi. Il est psychocorporel et psycho social.—Il est une combinaison d'adaptation et de création personnelle Il permet de s'insérer dans le groupe social **et** de se constituer en tant que personne ou individu ou sujet. Le psychique est le lieu où se fait le mix du physiologique et du social, du personnel et du collectif.

Forgée à la même époque, **la conception freudienne de la sexuation et de l'identité sexuelle** place aussi sa construction entre le biologique, le psychique et le sociétal. Les pulsions sont à la fois biologiques, psychiques et socio-anthropologiques. La formation de l'identité sexuée et sexuelle se fait à l'intersection et dans l'interaction entre des données d'une part endogames et intra psychiques (le sexe anatomique génétique et biologique et la perception de celui-ci ; et le sexuel infantile et ses stades) et d'autre part exogames et interpsychiques (la relation aux parents, les fantasmes des parents, l'assignation du sexe à la naissance, le socio-culturel...).

Moreno et Freud parlent d'une construction psychique. Margareth Mead met l'accent sur la construction sociale du rôle sexuel en tant que conditionnement et normes du collectif

Les féministes

La même idée, que la société et sa culture véhicule et impose de façon normative une définition du féminin et du masculin qui n'est pas inhérente à la nature, à l'anatomie, au sexe avec lequel on nait a été développée **par les féministes**. Elle est à la base de leurs combats et leurs théories qui se déploient à partir des années 70. Les féministes y ajoutent une dimension politique un combat contre le **patriarcat et la domination masculine**. Les rôles sexuels, la définition de ce qu'est un homme et une femme par la société, incluent un système de domination et d'oppression des hommes sur les femmes. Un système hiérarchique d'inégalité entre eux.

Comme Margareth Mead les féministes mettent l'accent non pas sur le psychologique mais sur la construction sociale et politique des rôles sexuels ; et elles combattent l'essentialisme et la naturalisation de ces rôles présentés de façon abusive comme résultant du sexe biologique et donc de l'essence même de la nature.

Le mouvement féministe a fait un travail de déconstruction des stéréotypes femme /homme et ouvert à une possible libération (je dirai pour ma part des hommes et des femmes et aussi des homosexuels) qui reste à maintenir (ce n'est pas gagné) ou à poursuivre ou à nuancer. Il a imposé un travail réflexif de prise en compte de nos positions de nos conceptions et théories, et a, en particulier fortement interrogé les positions andro centrées et phallo centrés de Freud.

D'un autre côté ce mouvement des féministes de la première génération a construit à son tour des stéréotypes. La défense indispensable de l'égalité (des salaires, du pouvoir dans la famille et dans la société...) en vient à devenir un interdit des différences, ce que pointe Irène Thery, sociologue féministe française contemporaine. On peut se demander aussi si certaines féministes, et cela leur a été reproché, ne définissent pas le féminin comme devant être comme le masculin ou plutôt si elles n'en restent pas à un supériorité du phallique, que pourtant elles dénoncent. La fixation phallique peut être présente chez les femmes comme chez les hommes. Ils partagent alors, comme l'écrit André Green, « une commune surestimation du pénis et répudiation de la féminité »¹, et ne peuvent envisager la relation de couple qu'inscrite dans un combat indépassable : ils n'ont en effet pas la représentation d'une possible complémentarité (selon les termes de Freud parlant de la génitalité) ou conjonction (selon les termes de Jung).

Les théories sexuelles infantiles comme celle du primat du phallus dont je viens de parler et d'une façon plus générale nos fantasmes inconscients ont la peau dure. Ils fondent nos rôles sexuels, et ce que l'on peut appeler notre idéologie de genre.

Money et Stoller Genre et identité de genre

Le terme de **genre en tant que catégorie d'analyse différencié du sexe apparaît dans les travaux sur l'intersexualisme et la transsexualité dans les années 50/60**

L'intersexuation se dit d'une personne dont les caractères anatomiques et biologiques comportent une anomalie, ou différence nommée aujourd'hui variation. QQu'un qui à la naissance n'a ni vagin ni pénis par exemple. Ou un pénis mais pas de testicules. Ou des hormones en discordance avec le sexe anatomique.

¹ André Green (1990), le complexe de castration, que sais-je ? Puf, page 32

La transsexualité et la trans identité font référence au ressenti subjectif. Avoir un sexe d'homme et se ressentir femme ; avoir le sentiment d'être né « dans le mauvais corps ». La personne ne définit pas son identité selon son sexe biologique, il y a une discordance entre les deux, une « dysphorie de genre ».

Certains font la différence entre transexuation et transidentité : le premier terme (transexuation) serait à réserver à ceux dont la dysphorie de genre est apparue très tôt (2/3 ans) et le terme de transidentité pour ceux dont ce sentiment/sensation est apparu plus tard. Cette différence n'est à mon sens pas facile à vraiment établir.

La distinction entre sexe et genre a été d'abord posée par un américain d'origine néo-zélandais **John Money** qui était psychologue et sexologue comportementaliste. Elle fut reprise par un autre américain Robert Stoller qui lui, était psychologue et psychanalyste.

Le terme de genre désigne la construction psychologique de soi-même en tant qu'homme/masculin ou femme/féminin. Il se différencie du sexe qui lui est déterminé anatomiquement et biologiquement. Dans cette optique le sexe relève d'une donnée physiologique. Le genre est une construction psychique qui peut être indépendante du sexe biologique.

Le terme **identité de genre** renvoie à l'expérience privée de soi se sentir homme/masculin ou femme/féminine à l'intérieur de soi, ou pas.

Stoller ajoute l'idée de « **core gender identity** » « **identité de genre fondamentale** » correspondant à la construction première de l'identité de genre, de la masculinité et de la féminité chez l'enfant. Le sentiment très précoce que l'on a de son genre. Il devient alors une croyance stable (ou pas) vers 2/3ans.

Stoller décrit plusieurs facteurs qui concourent à l'identité de genre. Les facteurs qu'il pointe recoupent ceux de la conception freudienne que j'ai listé tout à l'heure avec chez Stoller une référence moins marquée à la sexualité infantile : Il parle d'une force biologique, de l'assignation du sexe à la naissance, des interactions/empiètements avec les parents, et en particulier ceux de la mère, des soins apportés ainsi que les vécus sensoriels et les fantasmes que l'enfant développe à partir de ces interactions. C'est en prenant en compte ces facteurs nous dit-il que l'on peut comprendre l'étiologie des troubles de l'identité de genre.

Il pense que Freud a sous-estimé l'importance du stade de fusion avec la mère où l'enfant ne se distingue pas d'elle et partage son identité. Cette expérience donne à l'enfant une proto fémininité. Il questionne le rôle du conflit oedipien dans la construction de l'identité de genre, de l'identité de genre fondamentale, et pointe l'importance du travail de l'archaïque. Nous retrouvons des questionnements et débats très présents dans la psychanalyse à commencer par celui entre Freud et Ferenczi, entre Freud et Jung aussi, ou la position de Melanie Klein, de Winnicott et de Balint. Bien d'autres ont suivi apportant des théorisations visant à aider l'exploration de la relation primaire et des débuts de la vie psychique.

Les travaux de Money et Stoller comportaient des interrogations sur les traitements chirurgicaux et hormonaux dans les cas où l'assignation biologique des sexes est ambiguë, que ce soit du fait d'une anomalie physiologique et/ou d'une discordance vécue subjectivement. Ces questions ont donné lieu à des débats intenses. Stoller s'est opposé au constructivisme radical de Money, qui amena celui-ci aux pires excès.

Il leur a été reproché la pathologisation de leur approche de l'intersexuation et de la transexuation. Le fait de les définir comme des pathologies, des anomalies relevant de la santé mentale, et d'avoir trop une visée de rectification de ces anomalies. La transidentité a fait l'objet d'un processus de dépathologisation.

Les questions concernant la chirurgie et les traitements hormonaux qui se posaient alors se posent encore aujourd'hui : vont-ils aider ? Fournir un sexe déterminé lorsqu'il n'y en a pas ou faire correspondre le sexe concret avec l'identité ressentie va-t-il apporter une aide ? quand comment et pour qui ? Sur quels critères le déterminer ? Cela pose d'autant plus de questions lorsque ce sont les médecins ou les psy ou l'entourage qui veulent faire faire cette concordance dans une idée de rectification d'une anomalie. Cela peut questionner aussi lorsque la demande vient du sujet en particulier chez des très jeunes. Certains parlent de mode d'autres de contagion, la demande de transition venant recouvrir une crise de l'adolescence ou un malaise identitaire d'une autre nature et prenant cette forme parce qu'elle est proposée un niveau social ou du fait d'une assignation inconsciente des parents sur l'enfant. La mère du petit garçon qui désirait une fille.

Nous avons parlé de rôle sexuel, de la différence entre sexe et genre, et de l'identité de genre.

L'homosexualité, identité sexuée, sexuelle et de genre

Qu'en est-il de l'homosexualité ? Elle se définit par une orientation sexuelle. C'est une question de choix d'objet. L'objet vers lequel se tourne le désir, L'homosexuel/le est attiré(e) par une personne du même sexe que lui ou elle. L'homosexualité définit un choix d'objet pas les modes de plaisir, ni les modes de relation et la posture dans lesquels se fait l'approche et le rapport sexuel. Les modes de relation sont très variables et variés que ce soit dans l'homosexualité ou dans l'hétérosexualité. Comme par exemple ce qui est désigné de façon classique et schématique la position masculine-active, ou féminine-passive. Cela fait partie des orientations sexuelles.

J'ai employé plusieurs fois les termes **d'identité sexuée et d'identité sexuelle** qui appartiennent au vocabulaire psychanalytique. Ils désignent, comme le genre, des constructions psychiques. L'identité sexuée se réfère au sexe et aussi au genre dans lequel on est défini et on se définit, mâle ou femelle, masculin ou féminin, ou pour certains aujourd'hui neutre. L'identité sexuelle relève de la sexualité, du choix d'objet vers lequel s'oriente le désir, et des modes de plaisir et de relation. L'identité de genre quant à elle renvoie à l'expérience privée de soi. Golse dit qu'on peut la définir comme identité sexuée subjective. Stoller a choisi de parler de genre car le terme identité sexuée a des connotations anatomiques et physiologiques, alors qu'il veut parler de la discordance avec le sexe biologique. Certains, comme Colette Chiland, trouvent que cela supprime ou aplatis la référence à la différence des sexes, à la dimension sexuelle de la sexuation et à la sexualité infantile.

Révisions critiques de la théorie du genre.

Jusque-là les théories dont nous avons parlé posent le sexe comme une donnée anatomique et biologique et affirment l'existence de deux sexes différents.

A partir des années 90 apparaît une conceptualisation différente des rapports entre sexe et genre et une autre approche des zones de différence dans l'identité de genre. Les théories se mettent à critiquer et réviser l'idée de La bi partition des sexes (il n'y a que deux sexes) ainsi que celle entre nature et culture (Il y a une nature dont l'essence est

donnée et donc un état pré social/ préculturel) Le sexe n'est plus posé comme une donnée anatomique immuable préculturel. Le sexe est lui-même vu comme modelé par la culture.

La dichotomie nature/ culture est questionnée dans de nombreuses disciplines

Ainsi **L'anthropologue Philippe Descola** interroge et réfute l'idée d'une nature pré culturelle

Du côté **des sciences du vivant** l'idée d'une origine purement naturelle du biologique est battue en brèche. La nature s'adapte. Elle se transforme. L'environnement affecte l'expression des gènes. De même les études sur la boucle de rétroaction hormonales ont montré que si les hormones influencent nos comportements, en même temps nos actions, nos interactions et notre environnement affectent notre production hormonale. Le vivant est pensant et agissant. Les cellules ont une mémoire.

On retrouve l'approche de la **complexité** par **Edgar Morin**. Son idée de la rétroaction et celle de la recursion. Il s'agit de sortir la pensée d'une causalité binaire, d'avoir une approche interrelationnelle basée sur l'idée d'une influence réciproque des individus et de la société, de la nature et de la culture. La perspective constructiviste de l'individu construit par la société ou par des dynamiques intrapsychiques fondée de façon endogène, est remplacée par celle d'une unité complexe qui produit ses émergences.

Par ailleurs, de nombreux théoriciens de différentes disciplines se mettent à **réfuter la différenciation sexe/ genre et la bi partition des sexes**. « C'est le genre qui produit le sexe » écrit la sociologue et féministe française **Christine Delphy**. Il n'y a pas toujours eu dans les sociétés deux sexes explique l'historien **Thomas Laqueur**. (Delphy 2001 Laqueur 1990/1992 cités par Irène Jami)

Une des chefs de ligne de la révision critique de la théorie sur le genre est la philosophe américaine **Judith Butler**. Dans son fameux livre « trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité » publié en 1990 et dans ses ouvrages suivants elle attaque l'idée de la bi partition, celle qui affirme qu'il n'y a que deux sexes, ainsi que la bipartition nature/ culture : l'idée qu'il y aurait un sexe biologique « vrai » « purement naturel » et donc présocial, qu'il existe une nature stable antérieure à partir de laquelle se fait la construction sociale relève pour elle d'une « idéologie biologique ».

Pour elle, Le genre est un ensemble de normes qui ont pour but de faire advenir l'idéal de genre masculin/ féminin. Ces normes sont performatrices. Elles font advenir ce qu'elles disent, ce qu'elles nomment et ce qu'elles amènent à répéter. Les pratiques quotidiennes de genre, par exemple pour une femme se comporter de manière féminine de porter des vêtements féminins, de se maquiller... etc... sont destinés à maintenir stable l'identité de genre et les normes sociales de cette identité. Le genre relève d'une imitation comme l'est une pratique de travestissement ou des drag queen. Le genre ne peut pas se réclamer d'un statut naturel et ontologique.

Et le sexe non plus. Elle explique que le corps ne peut pas être perçu à l'état naturel et pur. Il ne peut pas y avoir de perception, de compréhension, et de vécu corporel sans médiation culturelle et sociale, autrement dit sans représentation. La perception et l'éprouvé impliquent nécessairement une appréhension culturelle. Il n'y a pas d'antériorité de l'expérience corporelle. C'est la culture qui rend le corps accessible, intelligible et perceptible. Il n'est pas possible d'avoir une expérience directe et vécue du corps sans passer par les structures culturelles qui le rendent intelligible. On ne peut pas penser à un corps qui est ensuite aliéné par certaines constructions culturelles. L'aliénation dans la culture est première. Il n'y a pas de sujet pré-social, ni pré-genré.

Pour elle Le « sexe » est un construit social et le genre précède le sexe car il donne une valeur à des traits physiologiques qui eux-mêmes ont peu d'importance pour une catégorisation. Il existe certes des différences biologiques – elle ne le nie pas- mais, selon ses vues, ces différences ne sont pas en elles-mêmes significatives. C'est le genre et donc la construction sociale qui assigne un sens aux différences sexuelles. Le sexe et le genre sont tt deux des constructions culturelles sociales et politiques susceptibles d'être transformées.

Elle reconnaît que les normes et les catégories identitaires ne sont pas seulement prescriptives et restrictives, mais aussi productives et constitutives du sujet et du groupe. Elles construisent le sujet et sont nécessaire à son émergence. Il n'est pas possible de ne pas avoir de définitions de soi, de son sexe, de son genre. Elle suggère de procéder à une critique permanente des catégories, des définitions, des compréhensions du sens des mots, de l'utilisation du langage dans un travail constant de re signification. Ce travail de re signification ouvre la porte à une re création, donnant au sujet une agentivité. Ainsi le mot queer signifie en anglais étrange. Ce terme était utilisé pour stigmatiser les

homosexuel(le)s et toute autre catégorie de personnes n'entrant pas dans les normes du genre ou de la sexualité. Par un retournement et une re-signification l'étiquette queer vient nommer le mouvement de contestation des normes dominantes et de défenses des identités sexuelles et de genre minoritaires. Nous sommes selon vos normes étranges et nous le revendiquons. Et nous instituons par ce terme une nouvelle catégorie d'identité de genre, une nouvelle façon subversive de la représenter. Nous la faisons exister. Judith Butler entend procéder par ce travail de re-signification à une critique mais aussi une subversion des normes et des catégories.

Pour finir elle critique certaines des positions féministes, mais reprend l'idée de l'aspect politique des normes de genre, du patriarcat et de la domination masculine. Elle reprend aussi l'idée **d'intersectionnalité** à savoir la manière dont les différentes formes d'oppression ou de discrimination (sexuelles, raciales, ethniques, religieuses et envers toute minorité) s'articulent et se renforcent mutuellement.

La pensée de Judith Butler a fortement influencé les mouvements féministes, gais, lesbiens et trans qui se retrouvent pour certains sous la bannière queer. Le mouvement queer propose la déconstruction des identités et incite les individus à se définir en dehors des étiquettes proposées par la société.

L'idée de la bipartition en deux sexes est remplacée par celle d'un continuum d'une fluidité dans la définition de son genre (gender fluid), d'une multitude d'identités de genre et d'une diversité de sexualités. On est Cisgenre, gender queer, non binaire, transgenre, gai, lesbienne, bi, intersexuel, a-sexuel ...

Le terme « non-binaire » désigne toutes les possibilités en dehors d'une identité strictement féminine ou masculine qui, elle, est dite cisgenre. Les personnes non-binaires peuvent ne se sentir ni homme ni femme, ou les deux, ou toute autre combinaison des deux. Sont trans genres ceux qui choisissent de se définir dans un genre ne correspondant pas à celui qui leur a été assigné à la naissance. Cela peut inclure une dimension sociale (une reconnaissance du changement de prénom et de genre par l'entourage et les institutions comme l'école,), juridique (demande de reconnaissance juridique du changement de genre) et/ou médicale. Ils ne souhaitent pas forcément une transition concrète hormono-chirurgicale.

Le genre est revendiqué comme une identité individuelle qui peut être choisie. Le sexe aussi.

Réactions contre transférentielles

Je ne sais pas comment vous réagissez aux idées que je viens d'exposer L'idée d'une interdépendance culture nature et d'une approche moins causale du rapport entre les deux vous est je pense assez familière bien que l'intégration de la posture (non causale) qu'elle signifie n'est pas évidente. Par contre la remise en cause de la bipartition des sexes, de la différence anatomique des sexes et celle de l'influence du biologique, de la place et influence de la réalité (anatomique, biologique, psychique, historique...), est difficile, en tous les cas ça l'a été pour moi dans mes lectures. J'ai aussi du mal avec le langage et avec la rhétorique et ses retournements. Trottait dans ma tête qu'est ce qui est subversion, qu'est ce qui est perversion ? Il m'a été difficile de rester dans une attitude analytique : essayer de comprendre les idées, me laisser flotter, laisser des idées incidentes venir, arriver à penser, et voir où ça me mène. Je devais lire et relire les textes. Je devenais confuse, je ne saisissais pas les idées et j'avais des réactions émotionnelles et corporelles fortes. J'avais même par moment des hauts le cœur.

J'ai fini par me dire que cela correspondait à une réaction contre transférentielle que je pourrais avoir face à un patient amenant un trouble dans le genre ou venant taper dans mes constructions de genre, ou dans les théories qui sont les miennes.

En réfléchissant pendant mes lectures à mes hauts le cœur, je me suis rappelée plusieurs cas où j'avais eu des réactions aussi fortes. Au début de ma pratique, dans les années 80, je suivais une patiente homosexuelle. La dynamique transféro-contre transférentielle avait une tonalité positive et le travail thérapeutique suivait son cours apparemment tranquillement. Sauf que lorsqu'elle m'a expliqué qu'elle allait se faire inséminer, pas en France car ce n'était pas autorisé mais dans un autre pays et qu'elle allait éléver l'enfant avec sa compagne, j'ai été envahie d'un sentiment d'effroi. J'ai eu le même type de réaction avec une autre patiente dans les mêmes années. J'ai réagi au fait qu'elle n'envisageait pas d'arrêter de voir des amants pendant le temps de la conception d'un enfant avec son mari. Elle pensait mettre des préservatifs avec ses amants et pas avec son mari. Je me disais mais comment saura-t-elle, dans sa tête, qui est le père de l'enfant ? J'ai été très surprise, voire choquée, d'entendre mon analyste, un freudien de la SPP très orthodoxe, à qui je

rapportais ma réaction, me dire « et pourquoi pas ? Elle a trouvé une solution créative ». Il m'a aidé à l'époque à interroger mon CTR dans les deux cas. Pour les deux, mes réactions concernaient l'importance pour un enfant de la présence d'un tiers que je ne concevais que comme pouvant être masculin et le père, en tant que celui qui est désiré par la mère. Les deux situations venaient heurter les cadres de pensée de la société et les théories psychologiques de l'époque -encore loin de l'homoparentalité- mais cela venait aussi heurter mes propres défenses. S'il n'y avait pas un père « Le » Père, qui (?) **me** protégerait de l'engloutissement dans un maternel très sombre aux contours mal définis ? On croirait entendre Freud !!! Cela réveillait en moi une peur de me retrouver dans une zone d'indifférenciation où je ne saurai plus qui est moi et qui est l'autre.

Je n'en suis plus là... mes conceptions ont évolué (avec celles de la société, avec ma formation, avec mon expérience clinique et avec ma propre analyse) et surtout j'ai appris à naviguer dans les zones de « vacillement identitaire » pour reprendre l'expression de Michel de M'Uzan. Je pense même – et c'est ma conception de l'analyse- qu'il est nécessaire de se laisser les vivre pour rejoindre le patient là où il est et permettre une co construction des compréhensions et interprétations.

Avec la fluidité dans la définition de son genre, la non binarité, la transidentité je retrouve la même intensité de réactions mais pas les mêmes contenus. Le trouble et la peur touchent une autre zone d'indifférenciation ou met l'accent sur un aspect que je ne voyais pas à l'époque. Celle où mon identité de genre, mon identité sexuée vacille jusque dans son noyau, où je ne sais plus si je suis femme ou homme, où je crains de perdre mon féminin et ma féminité. Il est certainement nécessaire d'accepter ce « vacillement identitaire » pour penser le sujet du genre et pour travailler avec ces patients qui nous troublent dans notre identité de genre. Certes, et c'est plus facile à dire qu'à faire !

En lisant les écrits j'ai été frappée de voir à quel point ceux-ci sont positionnés de façon militante en pour et en contre. La question du genre est une question politique et sociale. Chaque camp a tendance à se crisper sur ses affirmations, ce qui ne facilite pas le débat, la prudence et la nuance.

Avec nos patients nos crispations sur des convictions, nos réactions de défense et nos angoisses sont d'autant plus fortes qu'ils sont en écho de façon interactive avec leur crispation identitaire. Cette dynamique peut laisser peu de place à ce que nous cherchons

à faire : un accueil de leur souffrance et angoisse, la construction d'un lien, la mise en place des conditions pour que se fasse si possible un travail psychique.

Avec **Julien** la crispation réciproque était là mais elle n'a pas tout envahi. Il était au départ très muré. Il se défendait contre sa violence et contre sa tendance à devenir ce que l'autre lui disait d'être Il était comme vide. Je ne le sentais pas, mais j'étais très mobilisée. Derrière son apparence de soumission et son hyper adaptation, il était campé sur ses positions et était très méfiant

Au bout d'un assez long temps de travail, il ose me dire « je suis non binaire. » Il a osé s'affirmer, mais sur le moment je ne l'ai pas perçu comme tel. Au moment où il me déclare sa non binarité, j'ai associé à des éléments de son anamnèse. J'ai senti ma crispation, mon angoisse devant sa déclaration de non binarité ... et mon soulagement lorsqu'il m'a dit qu'il se reconnaissait comme ayant un sexe d'homme. Mon association avec des éléments de son histoire était en partie défensif. Je ne lui ai pas laissé l'espace de me dire ce qu'il signifiait pour lui et sans doute n'aurait-il pas été en mesure de me le dire. Je me suis donnée une explication sous forme de cause. Nous n'avons pendant tout un temps ni l'un ni l'autre reparlé de sa non binarité. Sa déclaration était posée là entre nous et nous avons poursuivi le travail. Il a fallu un très long temps pour que Julien sorte de la coupure/ dissociation avec son propre vécu intime, avec ses éprouvés, pour que la libido figée par la sidération- du fait de l'effraction parentale et de la violence de l'histoire familiale- recommence à s'écouler, un peu et par intermittence, et qu'il construise des liens dans lesquels il arrive à être lui-même ; bien sûr en premier lieu dans la relation avec moi où une certaine confiance s'est peu à peu installée. C'est moi qui, dans une séance, lui ai reparlé, sans l'avoir prémedité, de sa non binarité. Il revenait en le sentant cette fois, sur le poids des vécus traumatisques. Je lui dis : « peut-être que votre non binarité a été une façon de vous en dégager en restant neutre ». Il ne reprend pas ma construction, mais réfute le mot neutre et me rappelle qu'il a commencé à sentir des attractions pour des filles et pour des garçons. Ma construction était peut être tout à fait inutile. Je ne sais pas quel effet cela a eu sur lui. Mettre en rapport la façon dont il s'est construit, ses difficultés, et ce à quoi il a eu affaire dans son histoire le soulage. Il le dit. Mais peut-être que le plus important pour lui, a été de réfuter mon mot neutre et par la même occasion mon besoin de mettre une explication causale sur sa non binarité ? De mon côté j'ai senti que de faire mention de sa non binarité me sortait d'un évitement et que ça soulageait une tension en

moi. Je constate qu'à cette occasion il a affirmé de façon plus nette que jusque-là son désir naissant. Après ce moment, sa non binarité n'a plus été une préoccupation pour moi. En parler, en dire quelque chose ou pas ? peu m'importe. On verra bien. Je suis plus à même d'être dans une approche avec plus de mutualité et de neutralité, et de pouvoir ce faisant aider le patient à une analyse de son identité sexuée et sexuelle, de son identité de genre. Julien n'est plus un ado, et il n'exprime pas de façon virulente ses revendications. De plus il est engagé dans un travail psychique.

Marie demande à ce qu'on l'appelle par le prénom qu'elle/il s'est choisi, Xavier. Se définir comme trans a été pour lui un soulagement.

Il affirme ce qu'il pense et ce qu'il veut de façon binaire. Vous êtes avec lui ou contre lui. Dans ses déclarations se mêlent une affirmation de soi, une demande intense de reconnaissance, une recherche d'auto détermination, une prétention à l'auto engendrement, de la toute-puissance. J'entends et je sens juste là, tout près de la surface des mouvement dépressifs, suicidaires, auto destructeurs, mortifères et meurtriers. Il a des positions politiques très tranchées qui s'accompagnent d'un sentiment d'appartenir à une communauté persécutée, ce qui vient rejoindre des éléments transgénérationnels.

Je me sens réagir à ses impositions, sa tyrannie. Je suis très touchée par sa détresse et son appel, mais aussi heurtée violemment par sa façon de couper le lien, de me ghaster, de me supprimer dès que je dévie de ce qu'il attend ou exige de moi. Il n'y a pas d'espace pour introduire l'idée qu'il pourrait y avoir une dimension fantasmatique et d'ouvrir à une dialectisation. Pas d'espace pour le déploiement d'une conflictualisation dans son psychisme et dans l'interaction avec moi. Je suis la plupart du temps sidérée, empêchée de penser. J'ai du mal à processer. Il me semble cependant qu'un chemin, un entre deux, commence un tout petit peu à se construire.

Xavier est aux prises en lui avec des auto critiques très fortes, et un idéal du moi inatteignable. Je suis moi-même aux prises avec mon surmoi sur ce qu'il faut que je fasse et que je sois. Les limites, les impositions sont vécues par lui comme des abus inacceptables et une tentative de main mise sur lui. Je cherche une position en tâtonnant entre tenir et lâcher, préserver la continuité du lien, interdire le meurtre (me tuer ou se détruire/tuer) et lui assurer des butées.

Tâtonner dans le brouillard, c'est vrai avec Marie/Xavier. C'est vrai par rapport aux théories sur le genre ... Il me reste cependant une boussole : la méthode analytique et l'attitude qui va avec. C'est elle que j'ai tenté d'utiliser pour élaborer cet exposé.

Bibliographie

Audrey Baril, la pensée de Judith Butler, revue recherches féministe volume 20, numéro 2, 2007 pages 61-90 université laval, 2007

Judith Butler Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité, 1990, la découverte, Paris, 2005.

Judith Butler et al. « Pour en finir avec le « genre » » table ronde sociétés et représentations 2/2007 numéro 24 pages 285-307 cairn.

laure Bereni, Sébastien Chavin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard (collectif), Introduction aux études sur le genre, deboeck supérieur, louvain-la-neuve, 2020.

Amelie de Cazanove, bisexualité psychique et identité Cartographies des presqu'ils, ds Revue française de psychanalyse, s'identifier, 2024 Tome LXXXVIII-5, Paris, Puf pages 187-193

Nicolas Evzonas, devenirs trans de l'analyste ? Paris, Puf, 2023

Bernard Golse, identité sexuée ou identité sexuelle ? d'un genre à l'autre, carnet psy 2016/2 numéro 196

Bernard Golse et Kevin Hridjee (collectif sous la dir de), Transitions de genre, état des lieux et perspectives cliniques, Eres, Toulouse, 2024

Irene Jami, Judith Butler, théoricienne du genre, cahiers du genre numéro 44/2008.

Irène Thery, qu'est-ce que la distinction des sexes, éditions faber, Bruxelles 2011

Irène Thery, la distinction de sexe une approche de l'égalité, odile jacob, Paris, 2007

NICOLAS EVZONAS

Docteur ès Lettres, docteur en psychopathologie et psychanalyse et Maître de Conférences à l'Université de Paris Cité. Psychologue clinicien, psychanalyste (institut de l'APF), membre du Comité de recherche sur la diversité des genres au sein de l'Association psychanalytique internationale (IPA)

SEXÉ, GENRE ET ANGOISSE DE DÉVISAGEMENT

À sa demande et pour des raisons de confidentialité, le texte de l'intervention de Nicolas Evzonas dans les présents actes du colloque.

NICOLAS SOSSON

Psychanalyste intégratif, membre agréé de la Société Française de Psychanalyse Intégrative (SFPI), adhérent au Collège Français d'Analyse Bioénergétique (CFAB) et à la Fédération Française de Psychothérapie et de Psychanalyse (FF2P)

CLINIQUE NON BINAIRE

Certains passages de l'intervention orale ont été modifiés ou retirés de cette retranscription, afin de pleinement garantir l'anonymisation des personnes concernées. Ces passages ont été placés entre crochets.

Bonjour à toutes et à tous,

Tout d'abord, je remercie la Société Française de Psychanalyse Intégrative — Caroline Ulmer Newhouse et le conseil d'administration — pour cette invitation. Je la prends comme une marque de la confiance dont vous me témoignez à nouveau. Je vous en suis très reconnaissant. M'exprimer devant vous, sur ce sujet qui me passionne (les enjeux de transidentité dans la psychanalyse), est un honneur pour moi. Et je suis très impressionné. J'éprouve le besoin de préciser que [...] dans ma pratique, je ne fais pas une quelconque « spécialité » des personnes trans. Avant de commencer, je voudrais citer Valérie, Claire, Laurence, Marie-Laure, Edmond, Nicolas et François pour les remercier de leurs éclairages sur ce qui va suivre.

Pour ce partage, j'ai rassemblé des éléments de ma clinique. C'est un apport partiel et subjectif qui n'a aucune valeur universelle. Je ne vais pas vous proposer une psychanalyse où l'interprétation serait au cœur du propos. Je vais partager quelques situations cliniques qui me semblent spécifiques dans ma pratique avec des personnes trans.

Dans cette intervention, je vous parlerai principalement d'une personne non binaire, prénommée Stim. Vous la voyez au premier plan de cette représentation. Je ferai aussi trois « pas de côté » pour évoquer la situation de deux jeunes adultes trans, Alex et Morgan, qui sont représenté·es à l'arrière plan. Cela permettra d'apporter un contre-point à la situation de Stim. Il sera aussi question de sphinx, vous verrez.

Voici comment j'ai organisé mon propos :

D'abord, je présenterai Stim, et j'évoquerai ses souffrances. Ensuite, je parlerai de sa thérapie. Dans un troisième temps, j'ouvrirai un chapitre plus psychanalytique, pour évoquer les hypothèses de la psychanalyse et mon contre-transfert. J'en profiterai pour poser une hypothèse théorique. Il sera temps de conclure.

Je vous remercie de l'attention que vous porterez à ce propos et je suis ravi que nous ayons du temps pour dialoguer ensuite.

PREMIÈRE PARTIE : PRÉSENTATION DE STIM

STIM, UNE IDENTITÉ REMARQUABLE

Je vais donc commencer par vous présenter Stim. Stim vient me voir d'elle-même, à l'âge de 25 ans, pour réfléchir à un projet de transition et parler de ses souffrances liées à son identité de genre. Je la reçois en face à face toutes les semaines. L'expérience de son corps le fait beaucoup souffrir [car elle ne correspond pas à sa perception de lui-même]. Stim voudrait féminiser son corps grâce aux hormones : obtenir des hanches plus marquées, une poitrine, une peau plus fine... mais d'abord, retirer définitivement ses poils ! Son pénis l'indiffère, il dit qu'il n'en a jamais tiré de plaisir. Qu'il préférerait n'avoir aucun sexe. Dans sa sexualité, tournée vers les hommes, Stim dit qu'elle « se met toujours au service du plaisir de l'autre ». Il décrit des situations de rencontre sexuelles à risque, avec des inconnus, dans des lieux et des circonstances interlopes. [...]

Stim ne comprend pas l'intérêt de classer les personnes selon leur sexe ou leur genre, chacun et chacune devrait pouvoir choisir son genre, et même choisir son prénom. Et pour elle, c'est « Stim ». [...]

Stim se vit comme une personne « non binaire ». Lorsque je lui demande comment il souhaite que je le genre, comme je le fais avec toutes les personnes trans que je reçois, il dit qu'il préfère que je le genre majoritairement au féminin, sans que ce soit systématique. Je m'y emploie et je constate que je me sens libre dans ces modalités d'expression.

Lorsque je le rencontre, Stim est très isolé. [Il a passé plusieurs années dans les fêtes et les drogues].

Stim est accro à une puissante drogue de synthèse [...] qui embrume son esprit et empêche tout travail véritablement analytique pendant les deux premières années du suivi. [Stim travaille dans l'entreprise familiale, où ses parents ne semblent lui accorder ni les revenus adaptés à son travail, ni à sa situation de vie.] [Dans la fratrie, Stim se sent à part. Néanmoins, en cas de difficulté, il peut compter sur le soutien d'une sœur, toujours attentive à sa situation.] [Évènement important : à l'adolescence, Stim découvre un secret de famille qu'il gardera pour lui pendant plusieurs années. (...) Il en forgera beaucoup d'agressivité réprimée à l'encontre de ses parents.]

Je précise qu'au cours de la thérapie, Stim entamera un suivi avec un psychiatre en institution, avec lequel je me mettrai en contact.

Comment lui permettre de comprendre et de réguler sa consommation de drogue ? Comment l'accompagner pour lui permettre de s'autonomiser de ses parents et de faire le point sur les méandres de sa vie ? Comment l'aider à prendre des décisions « éclairées » à propos de sa transition ?

LES SOUFFRANCES SPÉCIFIQUES DE STIM

Je vais maintenant parler de la spécificité des souffrances de Stim en tant que personne trans non binaire, car, bien sûr, ces souffrances retiennent toute mon attention.

LA DYSPHORIE DE GENRE

Et d'abord je vais évoquer les souffrances liées à la « Dysphorie de genre ».

- ▶ Stim souffre de ne pas avoir une expérience intime satisfaisante de son corps, par rapport à son identité de genre. [...]
- ▶ Stim souffre également de ne pas avoir une expérience sociale satisfaisante de son identité de genre. C'est le cas lorsqu'elle constate que sa féminité est niée ou qu'elle est l'objet d'une fétichisation en tant que personne trans.

En tant que personne non-binaire, Stim ne cherche pas à avoir l'« autre » sexe ou appartenir à l'« autre » genre, pour reprendre la terminologie du DSM. Elle cherche à vivre dans son corps une identité de genre qui combine, dépasse et réorganise les catégories de masculin et de féminin.

Et c'est l'un des aspects les plus remarquables de l'identité de Stim : au plan du genre, elle se vit en dehors du registre binaire particulièrement organisateur de notre société — et de notre discipline ! Alors, comment puis-je la rejoindre ? Comment l'accompagner vers moins de souffrances ? D'ailleurs, comment puis-je concevoir ses souffrances ? Qu'est-ce c'est « être une personne trans » ? Qu'est-ce c'est « être une personne non-binaire » ? Et à propos, qu'est-ce c'est « être une femme » ? Et un homme ? Vous savez, vous ? Pas moi.

LA TRANSPHOBIE ?

Après avoir parlé de dysphorie, parlons de transphobie. Car, c'est l'autre principale source de souffrance des personnes trans que j'accompagne. Qu'en est-il pour Stim ?

· La transphobie vécue par Stim ? ·

Étonnamment, Stim ne me parle pas de vécus transphobes. Pourtant, ce sont des récits que j'ai entendus chez toutes les autres personnes trans que j'ai accompagnées. Leur transidentité a été stigmatisée, combattue, rejetée, niée, avec des effets dévastateurs sur leur narcissisme. Est-ce que Stim aurait intériorisé cette transphobie en l'intégrant à sa honte et à sa très mauvaise estime d'elle-même, si bien qu'elle échappe désormais à sa conscience ?

· La dimension traumatique de la transphobie ·

Je voudrais faire un premier pas de côté pour souligner la dimension traumatique de la transphobie chez les deux jeunes adultes que j'ai évoqué·es en introduction, Alex et Morgan. Il et elle ont subi une transphobie extrême. Insulte, harcèlement, violences psychiques et physiques. Aucun soutien possible de la part des familles qui ne comprennent pas leurs enjeux avec leur genre. Leur vie ne tient qu'à un fil lorsque je les rencontre !

En séance, leur comportement a toutes les caractéristiques du syndrome de stress post-traumatique : insécurité, peur des interactions, dépression, honte intériorisée, dissociation, perte de confiance en soi et en autrui...

Cette dimension traumatique est une difficulté que je prends en compte dans le suivi de ces personnes. Notamment en envisageant le cabinet comme une « safe place » où elles peuvent à nouveau se vivre pour qui il et elle sont, dans la relation, en sécurité.

• Une dimension traumatique chez Stim ? •

Stim, elle, ne fait pas mention de situations traumatisantes liées à la transphobie. C'est quelque chose qui m'interpelle... La concernant, je pourrais me laisser penser qu'elle a été victime d'un autre type de trauma : d'un trauma archaïque [...], d'un trauma... pré-verbal. Alors, bien sûr, je fais la différence entre trauma pré-verbal et trauma lié à la transphobie.

J'ai choisi de placer Alex et Morgan en contre-point de Stim, car ensemble, ils permettent de se faire une idée plus complète de leur situation respective. Ce qui se voit chez Stim est moins manifeste chez Morgan et Alex. Et vice versa.

Pour le dire clairement : j'envisage Stim, Alex et Morgan comme des « patients et des patientes du traumatisme ». Ils et elles sont traumatisé·es, d'une part par les vécus transphobes — et c'est plutôt accessible à leurs conscience, sauf pour Stim —, et d'autre part, antérieurement, par une situation traumatique pré-verbale — qui échappe encore à leurs consciences respectives.

De fait, en tant que patients et patientes du traumatisme, ils et elles ont d'abord besoin de retrouver une sécurité fondamentale dans la séance et dans leur intériorité. C'est un préalable avant toute intervention à visée thérapeutique, voire... psychanalytique... et certainement avant toute éventuelle élaboration de leur transidentité.

TABLEAU CLINIQUE A L'ARRIVÉE EN THÉRAPIE

Je vais dire quelques mots à propos du tableau clinique de Stim. Stim me semble présenter les traits variés d'une personnalité-limite de la bordure psychotique. Je ne vais pas développer tout son tableau clinique, mais simplement dire que j'entends ses enjeux limite dans ses conduites sexuelles à risque, dans la consommation de drogue qui met sa vie en danger.

La dépendance à la drogue renvoie notamment aux enjeux de fusion-confusion de son noyau psychotique. Cette fusion, qui concerne notamment la relation à sa mère, signe, de mon point de vue, son angoisse fondamentale de séparation. Cette substance remplit une fonction anaclitique : Stim peut dire en séance que la drogue le protège tout autant qu'elle le persécute. La consommation de drogue lui permet aussi de pallier ses difficultés de gestion de l'angoisse. Et d'anesthésier les souffrances liées à sa dysphorie, ainsi qu'à ses sensations d'effondrements.

J'entends sa problématique narcissique, par exemple à travers son sentiment de ne jamais être à la hauteur [. J'entends aussi le] conflit entre son Moi fragile et son Idéal du Moi.

Dire que Stim présente les caractéristiques d'une personnalité borderline de la bordure psychotique, c'est prendre un parti pris qui ne semble pas celui de la psychanalyse la plus classique. Cela dit, Jean-Michel Fourcade avait lui-même rapidement évoqué la situation d'une patiente trans d'organisation limite, dans un article de 2010.

Comme me le confirment des collègues spécialistes et mon superviseur, parmi les personnes trans on trouve des personnes de structure psychotiques et névrotiques et des personnes aux astructurations-limites. Dont acte.

DEUXIÈME PARTIE : LA THÉRAPIE

UNE THÉRAPIE HABITUELLE

Pour cette deuxième partie, je vais évoquer quelques aspects de la thérapie avec Stim. Et d'abord vous dire une évidence : la plupart des séances ne portent pas sur sa transidentité. Lorsque je la rencontre, sa vie est comme arrêtée. Au point mort, après des années passées à s'anesthésier dans les fêtes et les drogues. Nous parlons beaucoup de sa solitude sociale, de ses relations familiales à la fois fusionnelles et conflictuelles, de ses enjeux d'autonomisation financière... et de sa dépendance à la drogue. Souvent, son discours me paraît assez naïf. Sa psyché, ne semble pas pouvoir soutenir une élaboration trop complexe.

Sur la forme, cet accompagnement est assez habituel. Stim vit une expérience où je ne la considère pas comme une personne « à part ». C'est dans cette relation que se forge l'alliance entre nous. Nos échanges tissent des enveloppes dans lesquelles je l'accompagne à se renforcer en tant que sujet. C'est indispensable avant tout éventuel travail analytique.

LA TRANSIDENTITÉ DE STIM

À propos de sa transidentité à proprement parler, Stim est d'accord pour entrer dans le jeu des liens et des associations. Nous avons donc interrogé son histoire personnelle, ses vécus familiaux, ses souvenirs... ses ressentis et ses représentations...

De mon côté, j'ai cherché à explorer les identifications, les contre-identifications, les investissements, les contre-investissements...

Néanmoins, chez Stim, il y a une zone trouée du langage : les blancs de pensée, des interruptions, des confusions qui pourraient sembler liés à la consommation drogue. Ils indiquent en fait plus probablement des difficultés à symboliser et montrent que son système défensif est activé pour protéger son narcissisme.

Il n'empêche, Stim s'est montrée particulièrement ouverte à la démarche. Je cite quelques éléments du matériel recueilli, pour la clarté de la suite de mon propos :

Stim fait le lien entre l'emprise de la drogue et l'emprise maternelle, [illustrée par de nombreux exemples de la vie quotidienne].

Quant au père, il est pour le moment l'objet d'une colère qui ne s'exprime pas encore complètement, mais qui peut vivre dans les exercices psychocorporels que je propose. [...]

ÉVOCATION DE MORGAN ET ALEX

Si Stim s'est toujours montrée ouverte à la démarche analytique, ce n'est pas le cas des deux jeunes gens trans que j'accompagne, Alex et Morgan. Je voudrais faire un second pas de côté pour évoquer leur thérapie.

D'abord dire qu'il et elle sont arrivé·es à bout de force dans mon cabinet. Leur existence était en péril. Leurs enveloppes psychiques étaient et sont encore très fragiles, du fait des souffrances traumatiques qu'il et elle ont subies. La thérapie est difficile. Après 4 ans de suivi, la pensée analytique est encore beaucoup trop effractante pour leur narcissisme trop fragile, solidement protégé par du clivage ou du déni. La thérapie de soutien prend le pas sur l'analyse.

Il et elle affirment leur genre comme une évidence qui s'impose par elle-même. Et je peux le comprendre, puisqu'il s'agit d'un vécu par nature subjectif qu'ils doivent ardemment défendre pour qu'il soit reconnu. Mais il semble tabou d'interroger et de faire des liens sur tout ce qui touche de près ou de loin à ce genre. Cela donne lieu à du silence, à des absences, à des trous de pensée. Je me sens moi-même presqu'interdit d'interroger ! Pourtant, ce genre est si central dans leur expérience de vie et dans les souffrances qu'il et elle vivent !

Alors, il et elle me parlent de leur transidentité, avec des mots que je trouve très ordinaires par rapports aux enjeux. J'interroge, mais l'élaboration n'est pas au rendez-vous. Ces personnes auront besoin de temps pour parvenir un jour à élaborer sur leur situation.

Pourtant, il et elle prennent des décisions aux conséquences irréversibles. Pendant la thérapie, Alex sera opéré pour une mammectomie, et Morgan, pour une vaginoplastie. Ces deux opérations n'auront pas fait l'objet d'une élaboration satisfaisante en séance à mon goût. Et pour moi, c'est une tension importante : comment soutenir ces deux personnes, tout en respectant leur rythme ?

LE CORPS, AGENT DE TRANSITION

J'en reviens à Stim pour parler de son corps dans la thérapie. Est-ce parce que l'élaboration est insuffisante que le corps entre en ligne de compte ? Ce serait trop simple, et surtout, ça reviendrait à déconsidérer les vécus par nature subjectifs de Stim.

Cela étant, comme pour mes autres patients et patientes trans, le corps de Stim est engagé pour atténuer ses souffrances. Et j'ai vu son corps changer pendant la thérapie. C'est une spécificité de cette clinique, il me semble. Ça a pu susciter chez moi un sentiment d'inquiétante étrangeté, sans toutefois jamais me mettre mal à l'aise.

L'APPARENCE, LE PASSING

Cela a d'abord concerné l'apparence de Stim — son « passing » : le maquillage, la coupe de cheveux, les vêtements, etc... tous ces attributs de genre que j'interroge en séance. Actuellement, sa coiffure ressemble à celle du personnage de l'affiche de ce colloque.

LA PILOSITE

Stim a effectué un pas supplémentaire à propos de sa pilosité. Cette question de poil a été très centrale et très profonde pour lui. Je dirais « En avoir ou pas ? ». Et pour Stim, ce sera une épilation définitive, appliquée à l'ensemble du corps.

LA PRISE D'HORMONES

À propos du corps, parlons aussi la prise d'hormones. Elle fait changer les formes du corps, la répartition des graisses, le torse qui peut devenir poitrine, elle fait changer la voix, les traits du visage, le grain de peau, les cheveux... Il m'a semblé que cette prise d'hormone a reflété un seuil de maturation du psychisme de Stim. Je constate qu'elle est aussi une

assise pour le renforcement de son narcissisme et de son développement psychique. Les effets des hormones sur son corps ont fait disparaître les symptômes de dysphorie. Aujourd’hui, Stim vit en paix avec son corps.

LES OPERATIONS DE REASSIGNATION

Avec les patients et les patientes trans, le corps peut aussi être l’objet d’interventions chirurgicales de « réassignation ou d’affirmation de genre ». Ce n’est pas le cas pour Stim, qui n’en éprouve pas le besoin. Je voudrais faire un troisième et dernier pas de côté avec Alex et Morgan, pour parler de ce sujet.

Lorsqu’il et elle me parlent de leur corps, des opérations chirurgicales qu’il et elle envisagent, j’entends un discours très inhabituel dans mon cabinet. Je suis confronté à devoir élaborer des représentations auxquelles je ne m’attendais pas.

• La mammectomie d’Alex •

À propos de la mammectomie d’Alex... Lors d’une séance, 8 mois après le début de la thérapie, j’apprends incidemment qu’il sera opéré la semaine suivante. Je suis estomaqué. Il n’en avait jamais parlé en séance. Bien que je sache ce chemin périlleux, je tente in extremis d’orienter la réflexion sur « la poitrine », « les seins »... de quoi seraient-ils le symbole, etc... ... Cela ne donne rien. Pour lui, il s’agit simplement de « masses graisseuses », dont il souhaite se séparer. Alex se mure dans le silence. La séance entre dans une impasse dans laquelle il me donne l’impression de se sentir trahi.

Pourquoi n’en a-t-il pas parlé ? Le dispositif de la séance ne lui permet donc pas de s’exprimer en toute sécurité, en toute liberté ?!

Alex est revenu particulièrement heureux de cette mammectomie. Sa vie quotidienne et son état d’être en ont été durablement améliorés.

• La vaginoplastie de Morgan •

Je veux aussi évoquer la vaginoplastie de Morgan. Pour l’accompagner, alors qu’elle a enfin une date pour son opération, j’ai voulu comprendre en quoi consiste précisément cette intervention chirurgicale.

Alors, j'ai fait des recherches et je suis tombé sur des schémas qui m'ont impressionné. Ils m'ont aussi apporté des réponses, ce qui a fait évoluer mes représentations et dégonfler une part de mes fantasmes.

En séance, Morgan, [me parle très tranquillement et en peu de mots de cette opération. J'essaie de lui permettre d'étendre une zone de langage autour de cette vaginoplastie]. Elle n'y parvient pas. Bien que l'opération ait donné lieu à de nombreuses complications, Morgan ne reviendrait en arrière pour rien au monde. C'est une nouvelle page de sa vie qui commence.

LES EFFETS DE LA TRANSITION SUR LE PSYCHISME DE STIM

Sur un plan plus général, je voudrais souligner que chaque pas effectué par mes patients et patientes trans sur le chemin de leur transition, du coming-in, au coming-out, à la transition sociale, à la transition hormonale et corporelle... chaque pas effectué sur le chemin de leur transition leur a permis de se renforcer en tant que Sujet. C'est manifeste. Et spectaculaire.

J'entends leur langage se relier. J'observe leur narcissisme se fortifier considérablement. Je vois leur corps se redresser. Je comprends que de nouveaux liens sociaux se nouent...

Je n'ai pas le temps de lister tous les aspects positifs que j'observe, mais je peux simplement vous dire que je les vois renaître avec admiration.

Je le dis, et je m'interroge sur les effets mon rôle de thérapeute par rapport à ceux... par exemple des hormones ou de la chirurgie ?

TROISIÈME PARTIE : PSYCHANALYSE

ENTRER DANS LA PSYCHANALYSE

Pour cette troisième partie, je voudrais entrer dans un registre plus « psychanalytique ».

UNE QUETE IDENTITAIRE AUTOUR DU GENRE

À propos de sa transidentité, je situe les enjeux de Stim avant tout du côté de l'identité, plus que du côté du sexuel stricto sensu. Bien sûr, je souscris au « Sexual » de Jean Laplanche, et je pense bien qu'un certain nombre de « messages énigmatiques » — relatifs, par nature, au sexuel — ont été transmis à Stim par ses parents. Et je conçois que ces messages et leur traduction ont contribué à forger l'identité de genre de Stim.

Cela étant dit, j'accompagne Stim et mes autres patients et patientes trans au regard de ce que j'envisage comme une « quête identitaire », organisée autour du genre. Le genre, c'est ce qui est solide. Il est vécu clairement. C'est ce qui est autour qui est moins clair, et qui cause des souffrances : les attributs de genre, et le regard social. Je parle de « quête identitaire organisée autour du genre », car, comme mes autres patients et patientes trans, il me semble que l'enjeu de Stim n'est pas de « transitionner ». Transitionner est un moyen, pas une fin. Son souhait, c'est de vivre son identité de façon sereine. Mais elle ne peut y parvenir parce qu'elle éprouve quotidiennement, dans sa chair, que des fondements centraux de son identité — les attributs de genre — ne sont pas ajustés à l'expérience du genre qu'elle a d'elle-même.

LES TRANSIDENTITES

À ce propos, je voudrais souligner la diversité des « profils » des personnes rassemblées sous la bannière « personnes trans ». Elles ont chacune leur quête identitaire, au sein d'une constellation psychique spécifique, fruit de leur vécu, de leur environnement, de leur développement et des transmissions conscientes et inconscientes. Il me semble évident que nous devons parler des transidentités. Leur quête manifeste semble commune : vivre une identité apaisée au plan du genre. Mais quelle est la quête latente spécifique de chacune de ces personnes ? Leur transidentité est-elle centrale dans leur constellation psychique ?

Il me semble que la psychanalyse peut tenter de répondre à ces questions et de s'approcher de la vérité de ces personnes, si elle ne se contente pas d'hypothèses trop dogmatiques et trop réductrices.

FORMULER UNE HYPOTHESE

Alors, quelle est la quête identitaire de Stim ? Comment s'est-elle forgée ? Quelle est son origine ? Ici, je devrais faire formuler une hypothèse... interpréter, grâce au matériaux recueillis.

À propos de Stim, cela donnerait à grands traits : Dès ses premiers mois de vie, pour ne pas subir un père froid et manipulateur, qui envisage son enfant comme un objet, Stim — le bébé — n'a eu d'autre choix que de rester collé à sa mère. Là, il a trouvé un « pseudo-holding ». Pseudo, parce que totalement conditionnel, il s'agissait en fait d'une emprise : cette mère envisageait Stim comme un prolongement d'elle-même, de façon à combler sa

faille narcissique abyssale. Dans ces conditions, l'identification (la fusion, la confusion) à sa mère a été d'autant plus massive que le père, lui, n'a pas fait tiers [...].

De plus, en suivant J. Bergeret (2012), je fais l'hypothèse qu'avant la période oedipienne, Stim a connu un « traumatisme précoce désorganisateur » qui a scellé l'organisation limite de sa personnalité et a empêché la formation d'un véritable Surmoi. Ce Surmoi fragile est certainement à la source de la possibilité qu'a Stim de pouvoir s'affranchir de la norme au plan du genre. Le « traumatisme précoce » et le profil fusionnel de ses parents ont empêché une défusion de Stim d'avec sa mère, ce qui a rendu impossible l'émergence de l'ambivalence et d'une saine agressivité.

Voici quelques mots de Stoller que je trouve appropriés à la situation de Stim : « Le petit garçon doit se dégager de cette symbiose primaire dans lequel lui et sa mère sont d'abord confondus. Il doit [...] se « désidentifier » de sa mère. Si sa mère et lui ne parviennent pas à mettre en route une réaction qui les fait tous les deux décider de dégager leur corps et leur psychés respectifs de l'état d'union trouvé dans la matrice et dans les premier mois de la vie, alors, le garçon reste comme enveloppé par la mère. Ce n'est pas seulement le développement des fonctions du Moi qui s'en trouvera entravé ; il en résultera aussi un lien, quant à l'identité de genre : le garçon se sentira lui-même être une part de la feminité et de la féminité de sa mère » (Stoller, 1973).

J'ai cette hypothèse à l'esprit, bien que Stim — la première intéressée — soit à mille lieues de pouvoir l'envisager, encore plus de la formuler.

LA RESISTANCE DU THERAPEUTE

J'ai cette hypothèse à l'esprit, mais je suis partagé : Je vois bien l'intérêt de travailler pour assouplir le système de défense de Stim, pour éclairer ses identifications et ses investissements, pour lui permettre de s'épanouir en tant que Sujet. Je vois bien l'intérêt à s'assurer que Stim ne prenne pas un chemin qui ne serait pas le sein, ce qui aurait des conséquences inestimables.

Mais, malgré tout, une part de moi doute de l'interprétation analytique lorsqu'elle se fait trop étiologique. Stoller a peut-être raison, mais vous vous accorderez avec moi pour dire que toutes les personnes qui ont été soumises à l'emprise fusionnelle d'un parent du sexe opposé ne sont pas concernées par la transidentité ! Ça se saurait !

Alors, pourquoi ? ...Pourquoi échafauder de telles hypothèses ? Qu'est-ce que je cherche ? Il me semble que cette quête étiologique est peut-être aussi le signe d'une résistance : la mienne. La mienne en tant que thérapeute. Résistance à accepter un être pour ce qu'il est. Résistance à renoncer à l'envisager autrement.

MON CONTRE-TRANSFERT

C'est cette résistance dont je voudrais vous parler en partageant une part spécifique de mon contre-transfert. Cette part s'est manifestée en début de suivi avec Stim, comme avec d'autres patients et patientes trans, et a disparu à au fil des rendez-vous, lorsque mes préjugés ont fondu à la chaleur de la relation thérapeutique.

FACE AU MONSTRE QUI ME PARLE

Je suis homosexuel, je fréquente des communautés queer, je suis informé, je me crois ouvert d'esprit... mais il n'empêche : lorsque j'ai rencontré ces personnes et qu'elles ont parlé de leur transidentité, je leur ai, malgré moi, résisté. J'ai résisté à ce qu'elles m'ont donné à entendre, à voir, à me représenter.

D'un certain point de vue, devant Stim et d'autres patients et patientes trans, je me suis senti face au monstre qui me parle, décrit par Paul B. Preciado. Je reconnaiss ce comportement : c'est celui qu'on m'a opposé à moi — toute proportion gardée —, en tant qu'homosexuel ! Je n'ai pas oublié. Et c'est tout à fait insupportable de ressentir que je pourrais reproduire ce comportement !

Il faut en finir avec les monstres ! Mais comment ? Faudrait-il que je transitionne moi-même ? À quoi ressemble une « transition du thérapeute » ?

Pour répondre à cette question, je quitte Stim quelques instants et je vous soumets une hypothèse théorique, en me lançant dans une petite « dé-monstration »...

DE-MONSTRATION

D'abord, je voudrais repartir de l'idée du « monstre », formulée par Paul B. Preciado, car je la crois très riche pour parler de mon contre-transfert — riche aussi pour notre Psychanalyse intégrative.

En 2019, Paul B. Preciado, un homme trans, philosophe, activiste, prononce une critique virulente à l'encontre des psychanalystes, qui donne lieu à son ouvrage « Je suis un monstre qui vous parle ». Il s'y décrit comme un monstre dans le regard d'une

psychanalyse dogmatique, incapable de se remettre en cause, trop attachée au binarisme du genre.

Dans la Psychanalyse, le monstre, c'est le sphinx — la sphinge — ce personnage féminin à la figure humaine, et au corps de lion, aux ailes d'oiseau, parfois pourvu d'une queue de serpent — a-t-on vu plus « trans » ?! Dans la lecture psychanalytique, le sphinx ne pose pas simplement une énigme, il interpelle Œdipe sur ce qu'il est fondamentalement. En répondant « l'homme », Œdipe ne mesure pas la profondeur de sa réponse. Il parle en tant que Sujet confronté à quelque chose qui le dépasse : son inconscient. Il est en effet porteur d'un savoir qu'il ignore : son destin tragique : il ignore qu'il a déjà tué son père, et qu'avec sa réponse, le sphinx lui ouvrira le chemin vers l'inceste avec sa mère.

Dois-je imaginer que ma rencontre avec ces personnes trans renvoie à la situation mythique d'Œdipe face au sphinx ? Est-ce qu'accueillir une personne trans dans mon cabinet, c'est accueillir un savoir dont je suis porteur, mais que j'ignore ? Est-ce qu'accueillir une personne trans, c'est aussi accueillir du refoulé ?

POUR UNE « ORIENTATION DE GENRE »

Dans notre psychanalyse, nous pensons un « choix d'objet », ancré dans les étapes du développement psychique, constitué par restriction, étayé et induit par certaines données plus ou moins factuelles et tangibles, plus ou moins abstraites et symboliques, plus ou moins conscientes.

Je parle de données biologiques, morphologiques, politiques, culturelles, sociales, familiales et des contenus énigmatiques de Jean Laplanche, par exemple. Toutes données qui concourent à l'établissement d'un « choix d'objet » par restriction. Et vous noterez l'importance du Surmoi dans ce processus.

Il me semble que notre psychanalyse intégrative devrait nous permettre d'envisager un « choix de genre » sur le même principe que le « choix d'objet ». Un « choix de genre » ancré dans les étapes du développement psychique, constitué lui aussi « par restriction », étayé et induit par certaines données plus ou moins factuelles et tangibles, plus ou moins abstraites et symboliques, plus ou moins conscientes ou « énigmatiques ».

Ce « choix de genre » correspondrait au moment où le psychisme ré-élabore le genre assigné à la naissance, de façon à se le ré-approprier... ou non. Cette ré-élaboration

pourrait correspondre au processus de traduction de Jean Laplanche. Moi, ce « choix de genre », je l'appellerais « l'orientation de genre » — de même, je préférerais parler « d'orientation d'objet » plutôt que de « choix d'objet ».

Nous pourrions concevoir que l'« orientation de genre » intervienne par restriction d'une position polymorphe appliquée au genre... disons... « une position pangenre ». Pan = « tout », genre = genre, pangenre = d'une position combinant tous les genres imaginables.

Freud parle de « bisexualité psychique », ne soyons pas si binaire !, parlons de « pansexualité psychique » ! Il parle de la prédisposition perverse polymorphe de l'enfant, osons parler de prédisposition perverse polymorphe... pangenre !

Vous le savez, la contre-partie du mécanisme de restriction, c'est — la plupart du temps —, le refoulement ou la sublimation. Ainsi, je pourrais dire que « me vivre en tant qu'homme », c'est avoir renoncé à me vivre comme être pangenre, et avoir refoulé — et sublimé ! — cette « prédisposition pangenre ».

Et l'on pourrait donc imaginer que, dans certaines circonstances de vie, l'orientation de genre fasse l'objet d'un ré-examen par la psyché, qui pourrait donner lieu à une option transidentitaire.

L'IRRUPTION DU REFOULE

Je postule en effet que si les personnes trans nous font parfois ressentir une inquiétante étrangeté, si elles nous mettent parfois en contact avec l'idée du monstre, c'est parce qu'elles invitent notre refoulé pangenre au sein du cabinet. Et cette charge inconsciente, ce refoulé, nous est absolument insupportable parce qu'il renvoie aux fondements-même de notre identité.

« Dé-monstrer » les personnes trans, ce serait oser penser que nous avons TOUS ET TOUTES une expérience pangenre en nous, le plus souvent refoulée ou sublimée. Poser cette hypothèse, ce serait, certes, continuer d'éclairer les « Devenirs trans de l'analyste », ce serait aussi, peut-être, reconnaître les « Refoulés trans de l'analyste » !

POST-SCRIPTUM

Encore un mot au sujet de cette cette « orientation de genre par restriction », que je vous propose. La prendre en compte élargirait la bisexualité psychique freudienne à la

pansexualité. Cette sortie du binarisme permettrait de faire le lien avec les identités de genre « non-binaire » ou « fluides ».

L'orientation de genre par restriction considèrerait le genre sous l'angle du choix (au sens psychanalytique) et de la perte. Elle ferait intervenir une dynamique de refoulement dans la stabilisation de l'identité de genre. Le genre ne serait pas considéré comme un état — comme traditionnellement dans la psychanalyse —, mais comme une tension toujours instable, travaillée par le retour du refoulé.

Il me semble que cette « orientation de genre par restriction » pourrait permettre de continuer à penser et à préciser certaines notions-clés de notre psychanalyse, en corrélation avec notre époque et avec les apports des sciences sociales.

CONCLUSION

RETOUR À MA CLINIQUE

Pour conclure, je reviens à ma clinique, avec cette idée du « refoulé pangender ». Dans la situation analytique, nous pourrions nous retrouver d'un côté avec une personnes trans au Moi fragile et traumatisé — comme la plupart de mes patients et patientes trans —, et d'autre part, avec un ou une thérapeute organisé·e psychiquement pour refuser la part refoulée de son orientation de genre. Cela reproduirait en séance le rejet transphobe vécu par ces personnes à l'extérieur du cabinet, ce qui empêcherait toute possibilité de travail thérapeutique.

HOLDING THÉRAPEUTIQUE

Alors, qu'ai-je fait avec Stim ? J'ai essayé de vous le montrer : dans les deux premières années de son suivi, la quête analytique n'était pas très adaptée et je n'ai eu d'autre choix que d'opter pour une modalité d'accompagnement plus psychothérapeutique.

J'ai d'abord cherché à aimer Stim — ainsi qu'Alex et Morgan — à les aimer « suffisamment bien ». Là où il y a énormément de carence. Au sein du cabinet, j'ai établi un holding thérapeutique de base pour, avant tout, soulager les effets traumatisants de la dysphorie et de la transphobie. Et j'ai tenté de mettre au travail tout ce que j'ai pu...

CINQ PRINCIPES

Stim et les autres personnes trans que j'accompagne ont ébranlé mes certitudes et m'ont amené à m'interroger de façon inédite sur les fondements de notre discipline et de sa pratique. Dans ces accompagnements, je fais notre métier tel que j'ai été formé pour le faire, en intégrant les connaissances en sciences sociales sur le genre. Et je m'accroche à la supervision.

Je voulais citer 5 principes qui m'aident beaucoup dans ces suivis.

1. « Pratiquer mon métier en m'adaptant à chaque personne »
2. « Ne pas me prononcer sur l'identité d'une personne à sa place »
3. « Faire confiance au processus, en respectant le rythme de chacun et chacune »
4. « Concevoir la psychanalyse comme un acte d'émancipation »
5. « Ne pas m'accrocher à la théorie et privilégier la relation »

Rien d'extraordinaire en somme, mais faudrait-il qu'il en soit autrement ?

ÉPILOGUE

Stim ne se drogue plus depuis un an. [...]. Sa pensée s'est reliée et elle est devenue plus reflexive. Son expression est plus fluide, plus suivie. Elle comprend le sens du travail psychanalytique que je lui propose, et y contribue abondamment. Elle est en prise avec les difficultés du réel, après tant d'années de vie « hors sol ». Je l'accompagne toujours dans sa nouvelle tentative d'individuation et d'autonomisation. Elle, que j'avais rencontrée si isolée, est entourée de nombreuses personnes bienveillantes et solidaires les unes des autres. Récemment, elle est même tombée amoureuse d'un homme ! Elle découvre de façon très touchante ce sentiment amoureux et apprend à réguler toutes les émotions qui y sont liées. Le cabinet constitue toujours une base sûre pour son cheminement. On peut certainement dire que Stim a une identité remarquable. D'abord, on le remarque, oui. Mais surtout, elle est exemplaire dans sa façon de s'élever au-delà des normes... sans défier les autres... mais parce que c'est sa façon de se vivre !

En mathématiques, grâce aux identités remarquables, on peut simplifier des équations qui semblent complexes et énigmatiques... pleines de x et de y.

J'espère que mon intervention d'aujourd'hui contribue à simplifier l'approche des patients et patientes trans. Cela semble important, dans un monde post-moderne comme celui décrit par Jean-Michel Fourcade à la fin de son ouvrage sur les patients-limites, un monde qui a toutes les caractéristiques pour favoriser, de mon point de vue, les enjeux de transidentité !

Ma proposition d'une « orientation de genre » et d'un « refoulé pangender » tente d'apporter un nouvel éclairage sur le contre-transfert de l'analyste. Je la crois fertile pour notre discipline. Cette proposition m'a beaucoup stimulé dans l'écriture de cette intervention. Et je suis touché qu'elle soit née d'une réflexion sur une « clinique des marges », celle des patients et patientes trans. Il me semble que ces personnes nous permettent de continuer de penser une psychanalyse émancipée.

À ce titre, je remercie Stim, et aussi Alex et Morgan, pour ce qu'il et elles m'ont appris, et vous-même pour votre attention.

BIBLIOGRAPHIE

Alessandrin A., *Déprivilégier le genre, Double ponctuation, 2021*

Bastié E., *Sauver la différence des sexes*, Tracts Gallimard, Février 2023, N°46

Beaubatие E., *Transfuges de sexe*, La Découverte, 2021

Bergeret J., *La personnalité normale et pathologique*, Dunod, 2013

Bligny E., *Mon ado change de genre*, Éditions la Boîte à Pandore, 2020

Bourlez F., *Queer psychanalyse*, Hermann, 2018

Bourseuil V., *Le sexe réinventé par le genre*, Érès, 2016

Brouet O. et Ulmer-Newhouse C., *La psychanalyse intégrative*, L'Harmattan, 2023

Butler J., *Trouble dans le genre*, Éditions La découverte, 2019

Chiland C., *Robert Jesse Stoller*, Puf, 2003

Crocq M.-A. et Guelfi J.-D., *Mini DSM-5*, Elsevier Masson, 2022

Croix L. et Pommier G., *Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et les parentalités*, Érès, 2018

Dorlin E., *Sexe, genre et sexualités*, Puf, 2023

Durand É., *Transitions*, Delcourt/Mirages, 2021

Écale G. et Beauvais M., *Sexo queer*, Pride First Éditions, 2024

Eliacheff C. et Masson C., *La fabrique de l'enfant-transgenre*, É. L'Observatoire, 2023

Evzonas N., *Devenir trans de l'analyste*, Puf, 2023

Faure-Oppenheimer A., *Le choix du sexe*, Puf, 1980

Fourcade J.-M., *Les patients-limites*, Érès, 2010

Fourcade J.-M., *Pour une psychanalyse intégrative*, 2021

Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Puf, 2012

Garréta A., *Sphynx*, Gallimard, 2025

Gérard A., *Une histoire de genres*, Marabout, 2021

Goguel d'Allondans T. et Nicolas J., *Choisir son genre ?*, Chronique sociale, 2022

- Golse B. et Hiridjee K., *Transitions de genre*, Érès, 2024
- Habib C., *La question trans*, Gallimard, 2021
- Heenen-Wolff S., *Contre la normativité en psychanalyse*, Editions In Presse, mars 2017
- Hefez S., *Transitions*, Le livre de poche, 2022
- Hervé É., *Transphobia*, Solar, 2025
- Iantaffi A. et Barker M.-J., *Vous n'êtes pas binaire*, Améthyste éditions, 2021
- Kobabe M., *Genre queer*, Casterman, 2020
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Puf, 1987
- Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, puf, Mercuès, 2009
- Laufer L., *Vers une psychanalyse émancipée*, La Découverte, 2022
- Laufer L. et Hefez S., *Questions de genre*, Ithaque, 2022
- Laufer L. et Rochefort F., *Qu'est-ce que le genre ?*, Payot, 2014
- Lefebre Y., *Le sexe, le genre et l'esprit*, Enrick Éditions, 2021
- Leguil C., *L'être et le genre, Homme/Femme après Lacan (2015)*, Puf, 2018
- Léotard A., *Osez... changer de sexe*, La Musardine, 2013
- Léotard I. et P., *Queer*, Anamosa, 2025
- Madesta T., *La fin des monstres*, Points, 2025
- Marc E., *Psychologie de l'identité*, Dunod, 2005
- Rassial J.-J. et Chevalier F., *Genre et psychanalyse, la différence des sexes en question*, Érès, 2016
- Rennes J., *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, 2021
- Roiphe H. et Galenson E., *La naissance de l'identité sexuelle*, Puf, 1987
- Roudinesco E. et Plon M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 1997
- Saez J., *Théorie queer et psychanalyse*, EPEL, 2005
- Tessier H. *Vocabulaire de Laplanche*, puf, 2024
- Zafiroopoulos M., *Lacan presque queer*, Érès, 1996

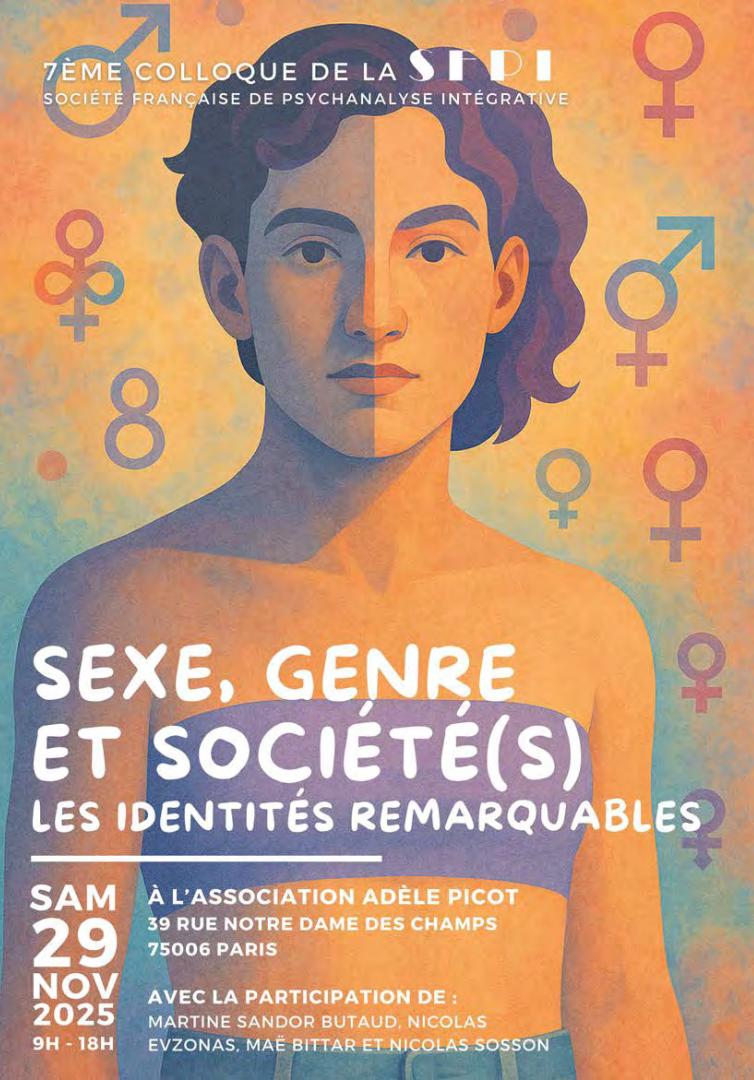
Zuckerberg, *Le guide poche des identités queer & trans*, Glénat, 2020

Revue Française de Psychanalyse, *Bisexualité et différence des sexes*, N°7, 1973

MAË BITTAR

Gestalt thérapeute, co-directeur.ice de l'Institut Grefor, membre agréé.é du Collège Européen de Gestalt (CEG-t), membre des commissions éthique et déontologie du CEG-t et de l'Association Fédérative Francophone des Organismes de Psychothérapie relationnelle (Affop)

ACCUEILLIR DANS L'ICI ET MAINTENANT



Accueillir dans l'ici et maintenant

Une approche phénoménologique relationnelle du genre en Gestalt-thérapie

Maë Bittar

Gestalt-thérapeute • Superviseur.e • Formatrice co-directrice de l’Institut Grefor

Colloque SFPI — Paris, 29 novembre 2025



OUVERTURE

Ce que je fais de ce qui me traverse

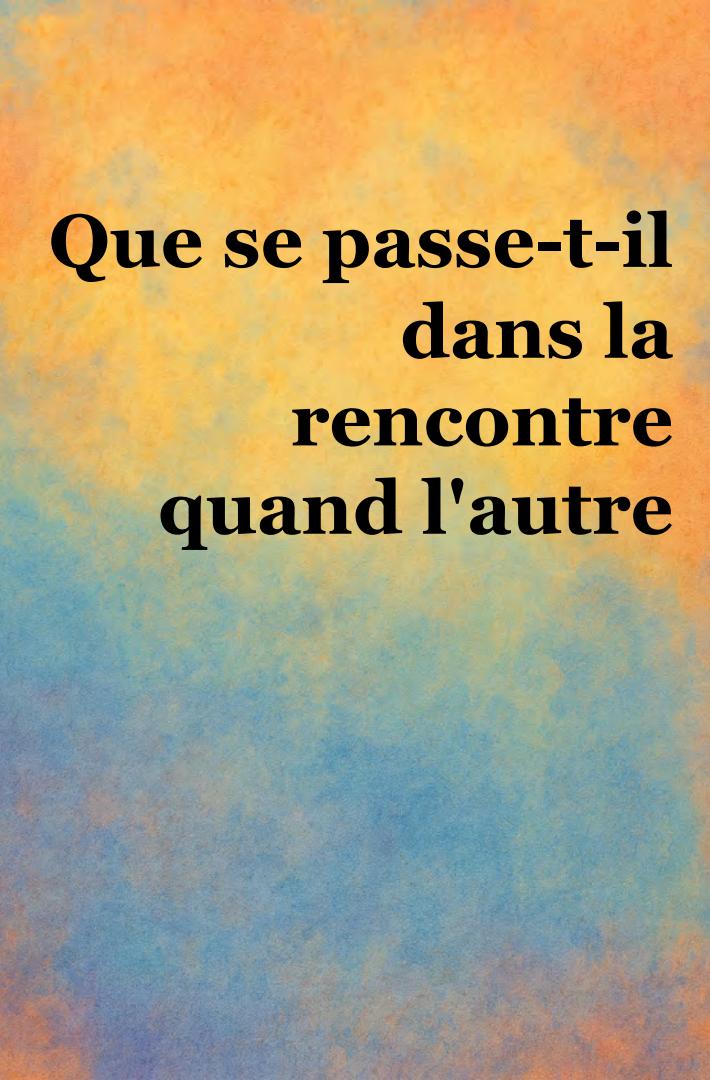
« Je remarque que »

Me situer

- Gestalt-thérapeute, superviseure, formateurice
- Co-directrice de l'Institut Grefor (Grenoble)
- Commission éthique et déontologie de l'AFFOP

- Personne trans non-binaire
- Assignée homme à la naissance

→ *Je vous partagerai plus loin en quoi
me situer compte pour moi*



**Que se passe-t-il
dans la
rencontre
quand l'autre**

une question

**fait trembler
les catégories à travers
lesquelles
je perçois le monde ?**

*Ce tremblement, je le connais.
Il peut être le début d'un travail
d'authenticité.*

Le chemin

1. Mes repères

Les lunettes avec lesquelles je regarde

3. Vignettes cliniques

Les miennes + des voix trans

2. Le pouvoir dans la relation

Pourquoi je me situe

4. L'élargissement du champ

Conclusion

Le chemin

1. Mes repères

Les lunettes avec lesquelles je regarde

3. Vignettes cliniques

Les miennes + des voix trans

2. Le pouvoir dans la relation

Pourquoi je me situe

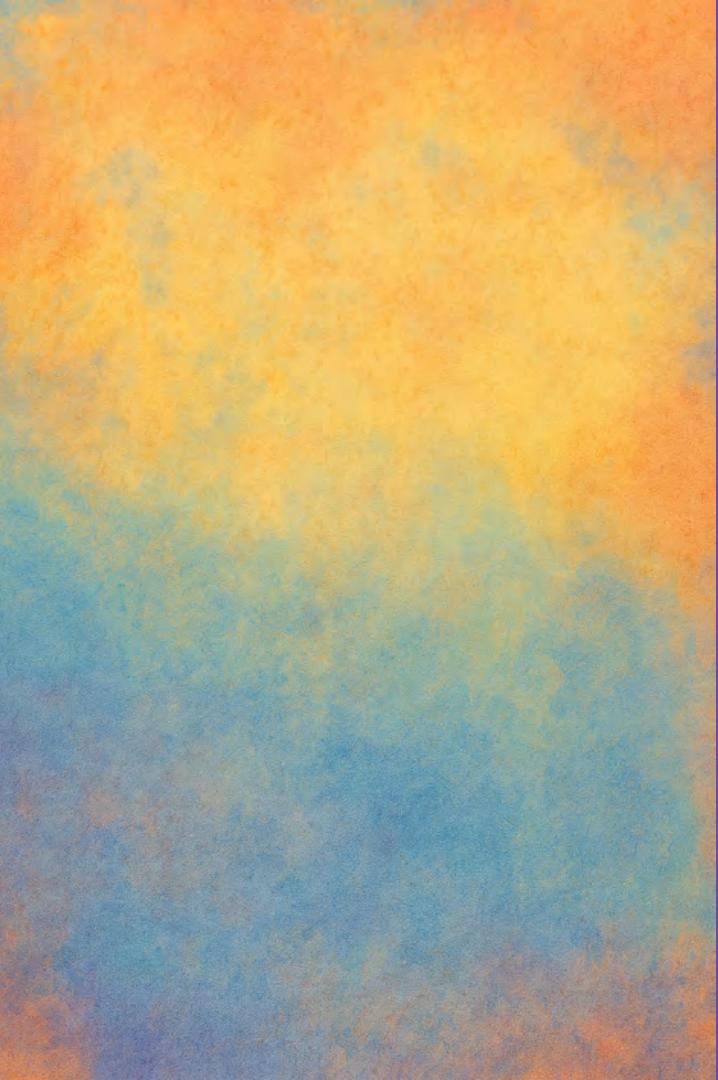
4. L'élargissement du champ

Conclusion

L'entrée dans le monde genré

*Dès les premiers instants après la naissance,
le nourrisson est vu et se construit à travers le système de genre.*

Nous n'avons pas eu un seul instant
dans notre existence
où ça n'était pas présent.



Écoutons les voix trans

« Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de chercher un regard qui va analyser l'autre.

C'est d'écouter ce que ça nous fait de les écouter. »



**Depuis qu'il est ado,
Arno prend
des hormones**

**« On a préféré aller contre la
nature pour me normaliser »**



Judith Butler

Gender Trouble, 1990

*« On ne naît pas femme,
on le devient »*

— Simone de Beauvoir

Mais toujours sous contrainte culturelle.
Les normes se déposent dans le corps par répétition
jusqu'à paraître naturelles.

→ de même : être un homme est un
devenir homme

Michel Foucault

Le biopouvoir

*Le pouvoir moderne
ne punit plus seulement.*

Il façonne.

Il organise :

- ce qu'est une famille « normale »
- ce qu'est un corps « sain »
- ce qu'est une sexualité « appropriée »

Paul B. Preciado

philosophe, écrivain, homme trans

*« Le genre n'est pas une technologie
de représentation du vivant,
il est une technologie de production du vivant. »*

Ce système fabrique la binarité comme un fait,
alors qu'elle est une norme.

Le chemin

1. Mes repères

Les lunettes avec lesquelles je regarde

3. Vignettes cliniques

Les miennes + des voix trans

2. Le pouvoir dans la relation

Pourquoi je me situe

4. L'élargissement du champ

Conclusion

Le pouvoir invisible

Le pouvoir n'est pas extérieur à la relation.

Il est dans la différence de statut, dans la langue,
dans le savoir supposé.

*Quand il agit à notre bénéfice,
il devient invisible — même pour soi.*

Je ne peux pas vérifier si j'exerce un pouvoir sur l'autre.
Je ne peux qu'en faire l'hypothèse.

La posture phénoménologique

La Gestalt-thérapie : de la phénoménologie appliquée

On part de l'éprouvé, pas de l'interprétation.
On fait attention à ce qui se passe par le corps,
par la manière dont on se laisse affecter.

*Merleau-Ponty : « Le corps est notre manière d'être au monde. »
Le pouvoir, avant d'être une idée, c'est une sensation.*

Martin Buber

« *Tout véritable vivre est rencontre.* »

Dès que je m'appuie sur ce que je sais, ce que j'attends, je risque de glisser du côté du Je-Cela.

→ Je regarde l'autre comme un cas, une question de genre à résoudre.

La coprésence

Je construis un espace-temps à disponibilité.

Je ne suis pas là pour savoir ce qui est bon pour l'autre, ni pour décider qui il devrait devenir.

→ Je suis là pour être avec, et me laisser traverser.

Le chemin

1. Mes repères

Les lunettes avec lesquelles je regarde

3. Vignettes cliniques

Les miennes + des voix trans

2. Le pouvoir dans la relation

Pourquoi je me situe

4. L'élargissement du champ

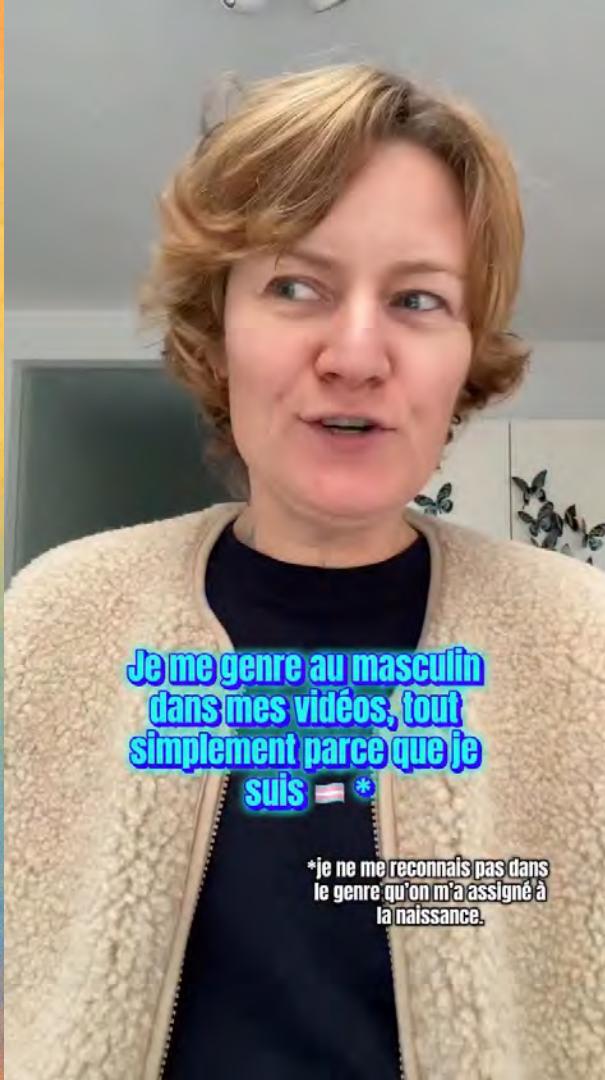
Conclusion

Vignette clinique

L'accompagnement d'un patient qui s'interroge sur une mammectomie

Qu'est-ce que j'en savais de ce qui était bon pour lui ?

TEMOIGNAGE



borainotte 3 j

Oui je me genre au masculin même si pour toi je ressemble pas à ce que devrait ressembler un garçon ou un homme. Je te demande pas d'être d'accord. Y'a pas d'avis à avoir. Je suis moi. Je suis comme je suis. Je m'aime comme ça. Et c'est tout ! Merci de me respecter en respectant mes pronoms et mes accords : il / accords masculins

TEMOIGNAGE



← healthy.lalou ↗ :

Sam il/iel
851 publications 498 K followers suivi(e)s

Je t'aide à manger mieux 🥦卵 facile, pas cher & rapide
que du végétal 🌱
Perso @appelle.moi.sam
Paris
healthy.lalou@adcrew-paris.com
linktr.ee/healthy.lalou

Suivi(e) par camillesegarraofficial, justinelossa et 27 autres personnes



thecarverknowsbetter 7 sem

Il a ses nichons qui sortent sur les côtés

Répondre Réafficher

68



Vignette clinique

L'accompagnement d'un patient qui s'interroge sur une mammectomie

Qu'est-ce que j'en savais de ce qui était bon pour lui ?

*Tout ce que j'ai pu faire : l'accompagner sans savoir,
chercher avec lui,
en accueillant mes propres mouvements intérieurs.*

*Suivre ?
Devancer ?
Interroger ?*



Ne pas se transformer

Mon témoignage

Ma psy a parlé de moi au téléphone devant moi à une autre patiente :
« le **monsieur** qui avait rendez-vous après vous est arrivé très en avance, donc je peux vous prendre après même si vous êtes en retard »

Ce qui m'a touché :

le sentiment qu'elle ne s'était pas transformée à mon contact.

Qu'elle n'avait pas laissé infuser ce que je disais en elle

et que j'étais un sujet d'analyse, pas un être humain en relation

Le regard clinique comme pouvoir

Beaucoup de personnes trans* ont eu des thérapeutes qui se permettaient de juger si elles étaient « assez masculines » ou « assez féminines ».

La vignette éthique du SNPPsy conseille vivement de demander à la personne trans de ne pas prendre de décisions pendant la cure.

→ Pour moi, c'est le contraire d'une pensée éthique.

TEMOIGNAGE



Vous savez, c'est très drôle parce que les gens disent que le genre est si compliqué et qu'ils n'arrivent pas à le comprendre.

Et pourtant ils connaissent parfaitement la complexité des classements sportifs. Ils ont des opinions très tranchées sur les différentes caractéristiques des aspirateurs. Le fait est que vous choisissez ce qui vous importe.

Ça n'a jamais été une question de compréhension. Ça a toujours été une question de compassion. Il n'est pas vraiment nécessaire que vous me compreniez.

Ce qui est nécessaire, c'est que vous me respectiez et ce qui manque actuellement concernant les personnes trans et non-binaires, c'est qu'ils ne nous respectent pas.

C'est un échec d'empathie, pas d'éducation.

La question du langage

*Dire il, elle, iel – ce n'est pas anodin.
C'est choisir un monde.*

Bien sûr c'est compliqué quand quelqu'un change de prénom ou de prénom. On a toute une épaisseur de relation construite avec l'ancien prénom, et il y a quelque chose à transformer de soi.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la perfection. C'est l'attention.

Le chemin

1. Cadre théorique

Les lunettes avec lesquelles je regarde

3. Vignettes cliniques

Les miennes + des voix trans

2. Le pouvoir dans la relation

Pourquoi je me situe

4. L'élargissement du champ

Conclusion

L'élargissement du champ

**Les identités trans, intersexes, non-binaires
ne défient pas la clinique.**

**Elles la rappellent à son essence :
la possibilité d'une transformation mutuelle.**

*Le genre n'est pas un attribut individuel.
C'est une relation.*

Accueillir dans l'ici et maintenant

c'est pratiquer une forme de liberté partagée.

Ne pas figer le vivant.
Rester dans l'étonnement.
Oser rencontrer.

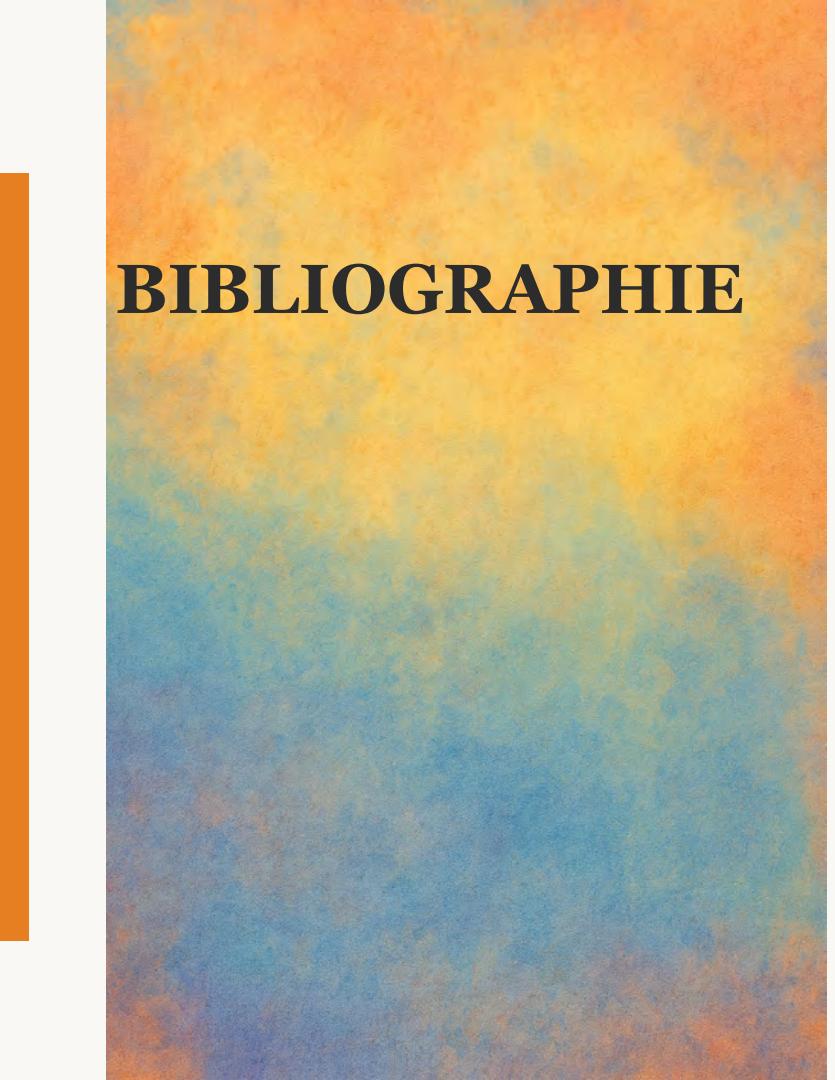
*Et peut-être que dans cette hospitalité réciproque,
quelque chose s'élargit :
le champ, la conscience, le monde.*



C'est ce que je nous souhaite.

Merci.

Maë Bittar
Institut Grefor • Commission éthique FFoC



BIBLIOGRAPHIE

BIBLIO

Références

- Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, Grasset, 2019.
- Carol Gilligan & Naomi Snider, *Pourquoi le patriarcat ?*, Climats, 2018.
- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.
- Jacques Blaize, *Ne plus savoir. Phénoménologie et éthique de la psychothérapie*, L'Exprimerie, 2000.
- Céline Sciamma, *Portrait de la jeune fille en feu*, film, 2019.

CAROLINE ULMER-NEWHOUSE

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative

Psychanalyste, psychodramatiste membre de Figures psychodramatiques, membre titulaire du SNPPsy

CONCLUSION

Notre colloque s'achève, comme moi j'espère que vous l'aurez trouvé enrichissant.

Je remercie vivement Martine Sandor-Buthaud pour son exposé exhaustif qui nous a donné un aperçu historique de l'apparition des concepts d'identité sexuée, d'identité sexuelle et de genre dans le vocabulaire psychanalytique mais aussi dans les luttes féministes, la sociologie, les sciences du vivant, sans oublier le discours contemporain. Chère Martine, vous nous avez rappelé l'importance que prend dans la construction de l'identité de genre les stades archaïques de développement de l'enfant, stades probablement sous-estimés par Freud et dont l'importance questionne la part du conflit oedipien dans cette construction. Vous avez aussi généreusement illustré comment notre contretransfert face à celles et ceux de nos patients qui questionnent leur identité sexuée et de genre nous saisit au corps, faisant ressurgir nos angoisses archaïques.

A votre suite, Nicolas Evzonas a poussé la démonstration un cran plus loin, montrant comment certains contretransferts dénoncés hâtivement comme transphobes relèveraient en réalité d'une défense de l'analyste contre le polymorphisme originaire des pulsions et contre ses angoisses identitaires les plus archaïques, liées à l'altération du corps humain voire à la décomposition du corps inanimé. Il va sans dire que les angoisses contre-transférentielles sont inéluctables face à des patients qui questionnent leur identité de genre, toutefois ces angoisses deviennent problématiques lorsqu'elles demeurent enkystées, impensables et impensées. En définitive, Nicolas Evzonas nous rappelle qu'il indispensable pour le clinicien d'accomplir, de manière analogue au patient, une traversée de ses fantasmes. Il est bon de répéter à l'envie que l'analyste doit perpétuellement travailler le décentrage de ses préjugés cliniques, théoriques et socioculturels.

Nicolas Sosson, membre agréé de la SFPI, nous a présenté sa clinique auprès de jeunes personnes trans, illustrant sa fine pratique psychanalytique. J'adhère avec enthousiasme à son hypothèse, proche de celles de Nicolas Evzonas, selon laquelle les personnes trans

nous font ressentir une inquiétante étrangeté, dans la mesure où elles nous mettent en contact avec l'archaïque en nous et participent au retour du refoulé pangénre de l'analyste, un refoulé qui précèderait l'oedipe et serait celui de tous les possibles.

Maë Bittar nous a montré comment dans la relation thérapeutique, nos corps s'affectent et comment à partir de cette posture phénoménologique, cette coexistence nous pouvons utiliser ses éprouvés comme des portes vers ce qui se passe dans la relation, pas pour comprendre le patient mais pour être avec lui dans un rapport moins asymétrique, plus lucide, plus vivant. Maë nous rappelle ainsi qu'accueillir l'autre dans l'ici et maintenant, c'est pratiquer une forme de liberté partagée, celle de ne pas figer le vivant dans une catégorie, celle de rester dans l'étonnement, celle d'oser rencontrer.

Pour clore cette journée, et on m'a dit de faire court cette fois-ci, j'aimerais, pour rester fidèle à l'ADN de la SFPI, ADN d'ouverture sur les autres disciplines en sciences humaines, dire quelques mots de la façon dont l'anthropologie, la sociologie ou encore la philosophie des sciences se sont emparés de ces questionnements autour de la différence de sexe, du genre et voir avec vous en quoi leurs approches peuvent élargir notre réflexion.

Je pense bien sûr à Françoise Héritier et aux articles qu'elle a consacrés à la question, regroupés dans Masculin/ Féminin, la pensée de la différence, publié en 1996 chez Odile Jacob. A la suite de Lévi-Strauss qui avait découvert un « premier principe universel culturel » celui de la prohibition de l'inceste, Françoise Héritier a mis à jour un second principe universel culturel « la valence différentielle des sexes », qui fonde la domination masculine. En d'autres termes, elle a montré que la hiérarchie des sexes et la suprématie masculine sont des faits de culture et elle s'est interrogée sur les circonstances de leur apparition. Elle a établi d'abord que « ce n'est pas le sexe, mais la fécondité, qui fait la différence réelle entre le masculin et le féminin ». Ensuite, elle a fait l'hypothèse qu'une autre différence biologique est utilisée par la pensée symbolique pour construire la hiérarchie des sexes : l'homme peut faire couler son sang ou celui des autres volontairement tandis que celui de la femme coule hors de son corps chaque mois, sans qu'elle le veuille ou puisse l'empêcher. Le contraste du maîtrisable et du non-maîtrisable, du voulu et du subi est alors transformé en signe corporel de la valence différentielle des sexes. Françoise Héritier a montré comment l'avènement et la persistance de la domination masculine sont étroitement liés au triomphe parallèle d'une certaine idéologie, qui prend sa source à l'intérieur d'une longue chaîne d'opposition binaire,

chaud/froid ; sec/humide ; passif/actif etc. opposition binaire qui fonctionne négativement exclusivement pour le sexe féminin. Cette catégorisation négative se retrouve dans la Grèce antique qui excluait la femme de la vie citoyenne, au même titre que l'esclave ou l'étranger. Jusqu'à plus récemment avec le droit de vote donné tardivement aux femmes, comme si elles n'étaient pas totalement des individus jusque-là (pour mémoire, en France en 1944 ou encore en Suisse en 1971, alors que les femmes néozélandaises en bénéficiaient depuis 1896).

Nous aurions pu aussi faire appel à un philosophe des sciences, Thierry Hoquet, dont l'ouvrage « Des sexes innombrables, le genre à l'épreuve de la biologie » paru en 2016 aux éditions du Seuil a attiré mon attention. Il y met en relation trois parcours de compréhension du sexe. Le premier parcours correspond aux six sens qui permettent de circonscrire les usages langagiers courants du sexe (distinction entre homme et femme ainsi que les rôles dans la génération, appartenance à une classe sociale, à un ensemble, l'ensemble des femmes, la sexualité, les organes). Le deuxième parcours repère dix composantes du sexe individuel le sexe génétique (lié aux chromosomes X et Y), le sexe gonadique (présence d'ovaires chez la femme et de testicules chez l'homme), le sexe gamétique (les ovules chez la femme et les spermatozoïdes chez l'homme), le sexe gonophorique interne et externe (pour la femme une anatomie favorisant la grossesse et le développement foetal, pour l'homme des canaux internes chargés de transporter l'urine et le sperme), le sexe hormonal, le sexe somatique, légal, psychique et libidinal. Enfin le troisième parcours de compréhension illustre sept processus qui rendent compte de ce que la biologie envisage comme le sexe : un mélange d'ADN, une recombinaison de gènes, un mode de reproduction, un type de gamète, un type de gonade, un type de génitoires, une alternance de ploïdie (nombre d'exemplaires, dans une cellule donnée ou dans les cellules d'un organisme, de jeux complets des chromosomes du génome de ce type d'organisme), un type d'individus, un type reproducteur, une sexualité comme mise en contact des gamètes. A partir de ces trois parcours, Thierry Hoquet propose une lecture pluraliste qui envisage une large variété de types sexués et met à mal la recherche biologique qui s'est focalisée de la fin des années 1950 au début des années 1990 sur les gènes impliqués dans la formation des testicules et a totalement ignoré ceux susceptibles d'intervenir dans le développement des ovaires.

De jeunes sociologues se sont aussi penchés sur ces questions de sexe et de genre et je regrette qu'Emmanuel Baubatîe que nous avions invité n'ait pu se libérer aujourd'hui. J'aimerais néanmoins partager avec vous les principales conclusions de son ouvrage « Transfuges de sexe, passer les frontières de genre » publié aux Editions de la Découverte en 2021. Il y défend la thèse selon laquelle, la transition n'est pas qu'une question d'identité de genre et que c'est aussi et surtout une question de mobilité sociale. Il montre comment les transitions MtF qui sont les mieux connues, sont aussi les moins tolérées, comme si elles correspondaient à un déclassement social à l'inverse des transitions FtM qui correspondraient à une ascension sociale. Emmanuel Beaubatîe établit que dans les migrations de genre, comme dans celles de classe ou encore géographiques il y a une double appartenance et une « double absence ». La personne n'appartient plus à son milieu d'origine mais ni non plus à son milieu d'arrivée. Ainsi la transition des FtM éclaire dououreusement les priviléges masculins. Les hommes trans peuvent voir dans leurs nouveaux priviléges le reflet de leur oppression passée. Tandis que les femmes trans découvrent la domination masculine dont elles ont été l'agent avant leur transition. Ainsi sous certains aspects, la vie des personnes trans ressemble davantage à celle des personnes qui ont quitté leur milieu d'origine [...] comme les transfuges de classe, les transfuges de sexe peuvent développer une relation ambiguë aux codes de leur sexe de destination, ce que Pierre Bourdieu appelait « effet d'hystérisis » la résistance de la socialisation primaire dans les trajectoires de mobilité sociale (in Le sens pratique) [...] l'éducation d'origine perdurant dans une certaine mesure, après la transition sociale.

Emmanuel Baubatîe m'avait suggéré de contacter le philosophe Paul B. Preciado pour le remplacer à l'occasion de notre colloque. J'avoue y avoir renoncé, me remémorant la captation au téléphone portable de son intervention en novembre 2019 devant 3500 psychanalystes réunis dans le palais des congrès à Paris par l'école de la cause freudienne. Je me souviens, à la Perec, des huées mêlées aux applaudissements et surtout du fait que Paul B. Preciado n'avait pas eu le temps de terminer la lecture de son intervention et avait dû s'arrêter à la fin du premier quart. Six mois plus tard, il publiait *in extenso* le texte de ce qu'il avait prévu de lire devant les psys de l'ECF sous le titre « Je suis un monstre qui vous parle ». Il y fustigeait le prêt à penser d'une certaine psychanalyse, jugée coloniale, pour laquelle « l'homme blanc, hétérosexuel et bourgeois » demeure l'énonciation centrale des discours et des institutions psychanalytiques. Surtout, il y lançait un appel à

leur transformation et à l'élaboration collective d'une épistémologie capable de rendre compte de la multiplicité des vivants.

Les attaques contre la psychanalyse qui serait réactionnaire véhiculant un modèle patriarchal et bourgeois ne doivent pas pour autant nous intimider et nous faire renoncer à notre singularité de praticiens à l'écoute de l'inconscient de celles et ceux qui viennent frapper à la porte de nos cabinets. Pour défendre les apports subversifs et contemporains de la psychanalyse et à la suite de Jean Laplanche, n'hésitons pas à nous questionner avec lui sur le complexe de castration, est-il universel, est-il incontournable ? Y a-t-il des modèles de symbolisation plus souples, plus multiples, plus ambivalents ? Comment les deux lignées de messages énigmatiques, à savoir la lignée d'attachement, le petit socii de la famille, en premier et la lignée sociale en second se conjuguent ? Quel est le rapport entre « l'indentification par les parents » et « l'idéal du Moi » auquel le Moi se soumet par amour « alors qu'il obéit au Surmoi par peur de la punition » ?

N'hésitons pas non plus à nous saisir de l'approche complexe conceptualisée par Edgar Morin qui nous permet de prendre en compte les interactions entre la physiologie, l'anatomie, le fantasme, la réalité sociale et la culture. Dans cette ouverture les continuateurs de Freud nous servent de guide, que ce soit Winnicott et sa conception de l'indissociabilité entre le bébé et son environnement « un bébé seul ça n'existe pas » mais aussi André Green dont les travaux n'ont eu de cesse de montrer qu'on ne peut dissocier l'intrapsycho de l'intersubjectif ou encore Thomas Ogden avec son concept de « tiers analytique » intersubjectif. Autrement dit cette troisième subjectivité inconsciente qui est le produit d'une dialectique unique engendrée par/entre les subjectivités séparées de l'analyste et de l'analysant au sein de la situation analytique. Cette troisième subjectivité inconsciente a une vie qui lui est propre dans le champ interpersonnel créé entre l'analyste et l'analysant. Pour Ogden, il n'existe pas d'analysant en dehors de la relation à l'analyste, ni d'analyste en dehors de la relation à l'analysant.

Bref, continuons de prêter notre oreille à celles et ceux qui viennent nous voir pour leur permettre d'écouter et traduire leur vie psychique. Pour paraphraser le philosophe Jean-François Lyotard dont une citation orne le mur du musée Champollion à Figeac « toute traduction interprète. Elle va vers l'autre langue, elle revient à sa propre langue, comme à des choses dont le sens n'est pas [...] » évident.

Notre colloque touche à sa fin et je remercie très vivement les intervenants pour la qualité de leurs interventions, les animateurs d'atelier pour leur temps et leur engagement ; la talentueuse équipe d'organisateurs de ce colloque : Corinne Strutz, Géraldine Raccah, Didier Duhazé, Laurence Verken Sauzey et Sébastien Ville, Delphine des Villettes, Didier Caramello, François Bideau, sans oublier Ève Craquelin ; l'équipe technique : Clément Bouvard en charge de la captation sonore et Jean-Christophe Ulmer au reportage photo ; notre partenaire : La librairie Au bonheur des livres. Enfin, les participants à ce colloque, c'est-à-dire vous toutes et tous que nous avons eu tant de plaisir à retrouver.

Vous pourrez également trouver prochainement sur notre site Internet le texte de certaines interventions et bientôt les podcasts !

Si le colloque vous a donné envie de nous rejoindre ou de passer l'agrément, vous trouverez toutes les informations sur notre site www.sfpsychanalyseintegrative.fr.

À bientôt !